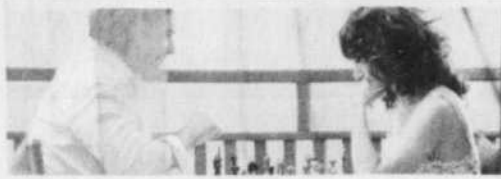




THÉÂTRE
Tremblay et Denoncourt traitent de vérité et de mensonges inutiles
Page E 3



CINÉMA
Sandrine Bonnaire, Kevin Kline, les échecs et la Corse...
Page E 9

CULTURE



DESIGN: TIFFET

Ils l'ont tant aimée, la Révolution tranquille...

Une série de chevet de la radio de Radio-Canada donne la parole aux acteurs de cette période charnière de modernisation et de libération du Québec.

STÉPHANE BAILLARGEON

Le général au balcon de l'hôtel de ville en 1967. La foule en délire. La déclaration-choc: «Viiiive le Québec liiiiibre!» Tout le monde connaît. Seulement, qui sait que cet incident de forte ingénierie («La France entière sait, voit, entend...»), répercuté partout, a eu des répercussions jusque dans l'empire du Milieu de Mao?

«C'était tellement vrai qu'en 1984 je suis allé avec René Lévesque en Chine, raconte l'ex-ministre et premier ministre Bernard Landry, dans la série *La Révolution tranquille*, de Radio-Canada. On a rencontré un vice-ministre de la République populaire et il nous a dit: "Moi, mes-sieurs, j'ai entendu le mot "Québec" pour la première fois de ma vie en 1967, quand le général de Gaulle a dit: "Vive le Québec libre!" Il y avait là un journaliste du Quotidien du peuple qui a confirmé en expliquant que, pour en parler dans son journal, il a fallu inventer un idéogramme pour écrire Québec..."

L'étonnante anecdote linguistico-politique ouvre le huitième épisode (portant sur l'ouverture au monde du Québec) d'une série de dix heures consacrée à la Révolution tranquille (RT). Le monument radiophonique sera en ondes de 13h à 14h, à compter de lundi, jusqu'au 18 septembre.

Évidemment, le sujet semble vu et revu. Télé-Québec a diffusé un quatuor sur le même thème au début de la décennie. Les publications plus ou moins savantes s'empilent à la tonne. Ce temps de bascule, ici comme ailleurs, est «à la mode», comme le montrent la popularité croissante de la musique et des arts visuels de ces années et même la fabuleuse série

Mad Men, campée dans le milieu de la pub du New York des années 1960.

Il fallait donc se distinguer. «Notre idée de départ, c'était de rencontrer les acteurs, de laisser la parole à ceux qui l'ont faite, cette Révolution tranquille, ou qui l'ont vécue de très près», raconte Lynda Baril, journaliste de la série et réalisatrice de

«Nous voulions donner la parole à des acteurs et des témoins privilégiés de cette histoire, un point c'est tout. Nos choix sont faits...»

deux des épisodes. «On parle d'événements survenus il y a un demi-siècle. Beaucoup de personnages-clés de cette période sont déjà morts. Nous avons fait témoigner ceux qui restent.»

Un temps déraisonnable

Une religieuse interviewée à 95 ans, les plus jeunes témoins vivants sont septuagénaires et certains grands disparus auraient plus de cent ans. Ce *who's who* de la RT comprend Guy Rocher, Jean Lesage, Georges-Émile Lapalme, Daniel Johnson, Lise Payette, Claire Kirkland-Casgrain, Claude Juytras, Pierre Perrault, M^{re} Paul-Emile Charbonneau, Jean-Paul L'Allier, une soixantaine de figures centrales au total, interviewées pour l'occasion, ressuscitées par les bandes sonores ou évoquées par leurs descendants.

«Il y a des ténors et des personnages méconnus, ajoute Lynda Baril. La D^{re} Lise Fortier, par exemple, la première gynécologue du Québec, qui s'est battue pour que les femmes puissent contrôler leurs naissances. On arrivait de loin...» Un court moment ramène le journaliste Brian Upton, qui a forgé à l'époque le terme «Quiet Revolution» dans un article du *Montreal Star*.

Le réalisateur Michel J. Tremblay a coordonné la belle affaire animée par Michel Lacombe, lui-même chargé de trois grandes rencontres, avec Jacques Parizeau, Claude Morin et Paul Gédéon-Lajoie. Mme Baril a effectué le gros de la recherche documentaire en plongeant dans les riches coffres mémoriels de Radio-Canada et de Bibliothèque et Archives nationales de l'électricité du Québec. Au bout du compte, après un an de boulot, elle-même a permis d'archiver près d'une centaine d'heures de nouvelles entrevues.

Le coup d'envoi du résultat arrive pile-poil le jour du 50^e anniversaire de la mort du «Cheuf», Maurice Duplessis, emporté soudainement le 7 septembre 1959, à minuit une minute précisément. Une époque opaque, noire comme une soutane, allait très vite se refermer, et le premier épisode («Un Québec en retard») s'y attarde, histoire de faire comprendre ce qui allait disparaître. C'était un temps déraisonnable. La censure s'activait en littérature comme au cinéma. Le patronage régnait à tous les paliers de l'État. Des fiers-à-bras bourraient les urnes.

Seulement, des lumières s'allumaient dans la Grande Noirceur. Jacques Parizeau évoque quelques départements universitaires, Radio-Canada et *Le Devoir*... L'historien Denis Vaugois, ex-ministre péquiste, ajoute que les bouleversements ont été en partie stimulés par des institutions canadiennes, l'Office national du film, Radio-Canada et le Conseil des arts du Canada. «La Révolution tranquille a une dette considérable envers le gouvernement fédéral et Ottawa, mais celui de l'époque», dit-il sur un ton amusé.

Chaque épisode s'ouvre sur un leitmotiv: «La Révolution tranquille, parce que c'est le temps que ça change», une reprise du slogan de la campagne des libéraux de 1960. Les concepteurs ont opté pour une incontestable division thématique pour saisir le mouvement de réforme socio-culturelle et d'affirmation nationale sous la gouverne de l'état keynésien: la nationalisation de l'électricité (épisode 3), la réforme de l'éducation (4), le déclin de l'Église et la libération des femmes (5), la montée du nationalisme (6), l'État comme moteur de développement (9).

Les grandes et petites révélations se bousculent. Mme Baril, qui avait tout lu sur le sujet, ou presque, a notamment appris de Jules Lesage, fils de Jean Lesage, que le Front de libération du Québec avait menacé d'enlever la fille et même la petite-fille du premier ministre. Le récit tragique de l'accueil misogyne réservé à Mme Casgrain par ses collègues de l'Assemblée nationale donne aussi à réfléchir sur le chemin parcouru depuis.

Les extraits sonores permettent de renouer avec un temps où les journalistes et les politiciens «perlaient». Même l'appellation contrôlée du pays a complètement changé. Les vieilles bandes parlent encore du «Canada français» et de la «province de Québec».

L'histoire hoquette

Le dernier épisode se penche sur les retombées de cette grande transformation sociétale. Les «acteurs» prouvent alors leur capacité autocritique en se désolant, entre autres, de la trop grande dépendance de Québec vis-à-vis de l'État, de la place du privé en éducation ou de la puissance du corporatisme.

Seulement, toute affirmation cache en même temps une négation. Du même coup de sonde, la

VOIR PAGE E 2: RÉVOLUTION

CULTURE

Brave public!



ODILE TREMBLAY

Chaque année, à pareille date, l'âge du capitaine et de l'équipage du FFM revient sur le tapis. Comme une ritournelle. Mon ami collègue de *La Presse* Marc Cassivi a traité cette semaine le gros rendez-vous de cinéma de «festival de vieux». Voilà qui jette un froid!

Evidemment, couvrir l'événement au quotidien signifie entendre surgir des bancs arrière les grognements soulevés par de telles déclarations. Ça insulte les gens. Faut les comprendre. Ils viennent voir des films, se font traiter quasiment de grabataires et nous montrent les dents chaque fois qu'on égratigne «leur festival». N'empêche! Depuis des lustres, la clientèle prend de l'âge, sans se renouveler à la base.

Mais on prend le problème par le mauvais bout. Inutile de frapper ceux qui le suivent, cet événement-là, en le portant d'ailleurs à bout de bras. L'ennui, c'est que les autres n'y vont plus, ou si peu. C'est juste une question de disproportion. Les jeunes n'assistent qu'aux projections

gratuites, et le milieu du cinéma, qui bourdonna si longtemps dans la ruche de ce festival, ne bourdonne plus, faute de s'y retrouver dans une programmation fourre-tout. On rencontre la fine fleur de l'industrie aux premières québécoises, surtout à l'ouverture du FFM, paradant pour la bonne bouche, tous sourires dehors. Certains refont une petite saucette devant le film de Tony Gatlif ou de Claude Miller, parce que ceux-là, on les connaît. Trois petits tours et puis s'en vont.

Mais les autres...

Cette année, sans raison apparente, malgré une programmation truffée de cinéastes aux noms pour la plupart obscurs (mais qui c'est, celui-là?) et le manque de stars à jeter en pâture, les salles sont plus remplies que d'habitude. Si! Si! Le phénomène frappe non seulement à l'Impérial pour les films de la compétition, mais au Quartier latin aussi. Certaines séances affichent complet. Des queues se forment.

Le quart de la programmation est sous-titrée en français. Qu'à cela ne tienne! Les gens sont là. Pas de ruée folle, entendons-nous, mais du monde, même les jours de semaine. Pas moyen de mettre ça sur le compte du vilain temps, comme en juillet quand la foule détrempée filait au cinéma se mettre à l'abri. Un beau soleil, quelques nuages follets...

Alors quoi? Les générations montantes ne s'en sont pas entichées. On croise les mêmes têtes

que d'habitude, âgées pour la plupart, juste plus nombreuses que ces dernières années, revenues au poste après les éditions de turbulence, quand le tiers de l'auditoire avait déserté. Dont acte!

Le problème du FFM, c'est qu'il joue sur deux tableaux, exhibe une compétition mondiale en prétendant être aussi fort que jadis, alors qu'il demeure arrimé aux besoins d'une clientèle locale. Montréal n'est pas Toronto, où un seul événement rassembleur et gigantesque réconcilie public d'été, cinéphiles avertis et croqueurs de vedettes. Encore que Toronto s'offre ses propres ennuis cette année, avec les têtes d'affiche qui boycottent son coup de chapeau à Tel-Aviv, en condamnant les politiques israéliennes. À chacun ses misères.

Les nôtres sont récurrentes. Dans notre métropole, tous les rendez-vous de films sont fragmentés et chaque tentative de réconcilier les irréconciliables vire en eau de boudin, comme en témoignait le pitoyable putsch raté de 2005.

En gros, on a créé à Montréal des festivals de niche. Le FFM attire surtout des gens plus âgés qui veulent voyager devant l'écran, sautant de la Chine à la Serbie, en passant par l'Iran et le Mexique. Fantasia rejoint le jeune public avec des films de genre, du sang et des effets-chocs. À l'automne, le Festival du nouveau cinéma séduit les cinéphiles, sans récupérer pour autant la clientèle du FFM, abonnée à sa fin d'été.

Peut-être demande-t-on à un ours d'être un tigre. Les beaux jours du FFM sont derrière lui, avec les foules branchées et les stars de jadis. Mais le miracle, c'est qu'il ait gardé son public, justement. Ces visages-là, on ne les croise guère dans les salles au long de l'année. Ils viennent faire le plein de cinéma du monde, comme ceux qui



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le grand manitou du Festival des films du monde, Serge Losique

bouffent du jazz durant le festival consacré et seulement à ce moment-là.

Mais il faut écouter aussi leurs revendications. Ce public ne partage pas nécessairement les goûts des critiques d'ailleurs. D'où la frustration. Couvrir ce festival, c'est aussi comprendre qu'il faut continuer à réclamer des améliorations haut et fort de la part d'une manifestation coupée de ses forces vives, mais aussi tenir compte des besoins de ses fidèles. Peut-être devrait-il s'accepter tel qu'il est: un gros cinéclub de fin de saison que son brave public adore... On ne sait plus par quel bout le prendre, à vrai dire. Fatigue aidant...

otremblay@ledevoir.com

ESPACE GO UNE TRUITE POUR ERNESTINE SHUSWAP

DU 15 SEPTEMBRE DE TOMSON HIGHWAY

AU 10 OCTOBRE 2009 MISE EN SCÈNE D'ANDRÉ BRASSARD

AVEC PIERRETTE ROBAILLE + VIOLETTE CHAUVEAU + KATHLEEN FORTIN + SHARON IBGUI

L'ABONNEMENT LE PLUS FLEXIBLE EN VILLE!

ESPACE GO présente
UNE TRUITE POUR ERNESTINE SHUSWAP
Du 15 septembre au 10 octobre 2009
De Tomson Highway
Mise en scène d'André Brassard

ESPACE GO présente
SEXTETT
Du 12 janvier au 6 février 2010
De Rémi De Vos
Mise en scène d'Éric Vigner

La Manufacture et ESPACE GO présentent
LES SAISONS
Du 23 mars au 24 avril 2010
De Sylvie Drapeau et Isabelle Vincent
Mise en scène de Martine Beaulne

Théâtre P&P présente
ROUGE GUEULE
Du 20 octobre au 14 novembre 2009
D'Étienne Lepage
Mise en scène de Claude Poissant

Théâtre P&P présente
PORC-ÉPIC
Du 16 février au 13 mars 2010
De David Paquet
Mise en scène de Patrice Dubois

NU présente
PASSAGES
Du 23 octobre au 7 novembre 2009
De Catherine Dajczman
Mise en scène de Marcel Pomeroy

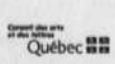
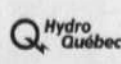
Théâtre de La Manufacture présente
FÉLICITÉ
Du 20 avril au 2 juin 2010
D'Olivier Choïnère
Mise en scène de Sylvain Bélanger

Momentum présente
BUFFET CHINOIS
Du 4 au 22 mai 2010
De Nathalie Boisvert
Mise en scène de Jean-Frédéric Messier

4890, boulevard Saint-Laurent, Montréal ESPACE GO 514 845-4890 Admission 514 790-1245 www.espacego.com



PARTENAIRE DE SAISON



RÉVOLUTION

Il est question d'une version livresque

SUITE DE LA PAGE E 1

perspective privilégiant les témoignages des acteurs bloque le point de vue des spécialistes, historiens, politologues ou autres. Ces observateurs savants ont beaucoup ressassé ce temps dernièrement, jusqu'à proposer une lecture moins hagiographique, mettant par exemple en lumière l'importance des lentes et longues mutations qui ont préparé la rupture. De même, les plus cyniques pourront voir dans la magnifique production la continuité de la légende do-

rée baby-boomière sur l'air imbuvable du «nous l'avons tant aimée, notre Révolution tranquille»...

Lynda Baril balaie ces arguments. Elle rappelle qu'au moins un acteur interviewé (l'ex-ministre Marcel Masse) dénonce carrément la mythification de la RT. Elle annonce que, justement, le site Internet de Radio-Canada va diffuser à compter de lundi des entrevues complémentaires avec des universitaires spécialistes de cette période. «Il n'y a rien de nostalgique dans cette entreprise, dit-elle finalement. Nous n'avons

pas cherché à mystifier ou à idéaliser cette période. Nous voulions donner la parole à des acteurs et des témoins privilégiés de cette histoire, un point c'est tout. Nos choix sont faits...»

Et très bien faits, merci. Il est question d'une version livresque, une autre excellente idée. Virage multiplateforme de Radio-Canada oblige, il est évidemment possible d'écouter *Révolution tranquille* sur le Web et en baladodiffusion. Pour le plus grand bonheur de tous, y compris les Chinois...

Le Devoir

INVITATION INTERNATIONALE / DÈS MARDI!
10 REPRÉSENTATIONS SEULEMENT! DU 8 AU 18 SEPTEMBRE 2009

«Tous deux magnifiquement intenses, Léa Drucker et Maurice Bénichou donnent vie et sang à un affrontement équivoque réglé par Claudia Stavisky. La dernière création Des Célestins frappe à l'estomac.»

— JEAN-PIERRE BOURCIER, *La Tribune* (Lyon)

BLACK BIRD

David Harrower / Claudia Stavisky
Une coproduction DES CÉLESTINS, THÉÂTRE DE LYON et du THÉÂTRE DE LA VILLE (Paris)

Avec MAURICE BÉNICHOU / LÉA DRUCKER PHILOMÈNE BILODEAU
Traduction ZABOU BREITMAN / LÉA DRUCKER /
Assistance à la mise en scène MARJORIE ÈVESQUE / Conception CHRISTIAN FENOUILLET
assisté de CATHERINE FLORIET / FRANCK THÉVENON / BERNARD VALLÉRY / AGOSTINO CAVALCA

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

IL EST ENCORE TEMPS DE VOUS ABONNER!

TNM.QC.CA / 514.866.8668



CULTURE

THÉÂTRE

Quelques vérités sur quelques mensonges inutiles

Michel Tremblay et Serge Denoncourt inaugurent la saison toute québécoise de Duceppe avec *Fragments de mensonges inutiles*

ALEXANDRE CADIEUX

Deux garçons s'aiment avec toute l'exaltation de leurs 15 ans. Ils doivent tous deux faire face à l'incompréhension de leurs parents et aux questions insinuantes d'un aumônier et d'un psychologue. Pourtant, comme les différentes incarnations d'Albertine dans *Albertine en cinq temps*, le temps les sépare: Jean-Marc vit en 1959 et Manu, en 2009.

Plus ça change...

On connaît le premier, sorte d'alter ego de Michel Tremblay qui apparaissait déjà dans des œuvres comme *Le Cœur découvert* (1986) ou encore *La Maison suspendue* (1990). «Si Michel a beaucoup puisé dans son propre vécu pour le personnage de Jean-Marc, je pense lui avoir servi d'inspiration pour le jeune éphèbe des années 2000 qu'est Manu», blague Serge Denoncourt.

N'en déplaise au metteur en scène, la vérité est ailleurs: «Depuis quelques années, confie le dramaturge, je suis les activités de l'organisme GRIS Montréal, qui fait un travail formidable en visitant les écoles primaires et secondaires pour parler de l'homophobie avec les élèves. J'ai appris par eux que le taux de suicide chez les ados n'avait pas baissé ces dernières années, même si la société s'affiche comme étant plus ouverte que jamais.» La chose l'a étonné, puis fait réfléchir. À l'heure du «politiquement correct», est-on réellement plus apte en tant que parent à accepter l'homosexualité de son enfant?

Plus ça change, plus c'est pareil... ou presque. En fait, selon Tremblay et Denoncourt, le tabou de l'homosexualité a changé de visage avec le temps. «Dans les années 50, on n'en parlait pas, point final, se rappelle l'auteur des *Belles-sœurs*. Aujourd'hui, il faut en discuter, il faut l'accepter à tout prix. Quelle place reste-t-il alors pour nos doutes, nos questionnements?»

Dans *Fragments de mensonges inutiles*, la mère de Manu, qui se croit ouverte d'esprit, s'avère pourtant incapable de prendre son fils dans ses bras lorsque celui-ci lui confie son premier chagrin d'amour.

«Si c'était Gabriel, le père des années 50, on trouverait ça normal, alors qu'ici c'est Diane, une femme, qui ne peut poser ce geste, avance Denoncourt. C'est un autre tabou que de penser qu'une mère pourrait avoir un faible esprit maternel, qu'elle pourrait être mal outillée pour comprendre et aimer son enfant quoi qu'il arrive.»

Serge Denoncourt rappelle que les sondages révèlent souvent que, si les gens se disent plus ouverts par rapport à l'homosexualité, ils accepteraient toujours difficilement que leur fils ou leur fille soit homosexuel. «Un malaise profond subsiste, qui découle de l'incompréhension et du manque d'informations, mais les parents ne peuvent plus l'exprimer, comme ils ne peuvent plus dire que la chose les répugne, de peur de passer pour des arriérés homophobes.» Cette attitude d'ouverture à tout prix peut parfois paralyser le dialogue beaucoup plus qu'il ne l'alimente.

Une composition musicale

Malgré toutes ces considérations sociales, le nouveau drame de Michel Tremblay, même s'il ne se confine pas dans le réalisme psychologique, tient davantage de l'intime. C'est ce que défend le metteur en scène, qui a visité à plusieurs reprises l'univers

de Tremblay, dont ce *Hosanna* présenté au Théâtre du Nouveau Monde en 2006. «Même si on s'attaque à un sujet chaud, ce n'est pas un traité sociologique que Michel a écrit. Bien sûr, la pièce traite d'homophobie, mais de le travailler ce texte, de le fréquenter chaque jour, je réalise qu'il parle aussi de cette grande peine d'amour qui frappe les parents lorsque soudain les enfants commencent à changer, s'éloignent, aiment quelqu'un d'autre. Lorsqu'on perd cette complicité qu'on a toujours eue avec son fils ou sa fille, c'est terrible. La plupart de mes comédiens ont des enfants, et nous avons aussi travaillé la pièce à partir de cet angle.»

«J'ai structuré ma pièce comme une composition musicale, avec ses solos, ses duos et quatuors», explique Michel Tremblay

Pour cette création, le metteur en scène s'est entouré des comédiens Maud Guérin, Normand D'Amour, Linda Sorcini, Gabriel Sabourin, Roger La Rue, Antoine Durand, Olivier Morin et Gabriel Lessard, ces deux derniers interprétant respectivement Jean-Marc et Manu. «Avec Olivier et Gabriel, on a beaucoup discuté de ce sentiment très adolescent qui est celui de vouloir mourir d'amour, cet idéal romantique, cette complaisance où l'on finit par croire qu'on est les premiers et les seuls à souffrir ainsi.»

«J'ai structuré ma pièce comme une composition musicale, avec ses solos, ses duos et quatuors», analyse Tremblay. C'est ce que je préfère par-dessus tout», raconte celui qui s'est également inspiré de la musique pour construire *A toi, pour toujours, ta Marie-Lou* («une cantate cheap», disait Hélène Loisel), *Bonjour, là, bonjour* et *Messe solennelle pour une pleine lune d'été*. Pour avoir déjà monté cette dernière pièce au Trident il y a quelques années, Denoncourt était conscient du défi que cela représenterait pour les comédiens.

«J'ai monté *Fragments de mensonges inutiles* comme un oratorio, les monologues y deviennent des arias. C'est souvent difficile pour les acteurs parce que, même si on a beaucoup parlé des émotions et des motivations des personnages, ils doivent être conscients qu'ils s'insèrent dans une musicalité dont le rythme peut être bousillé par le moindre erreur. La pièce tient entièrement sur les épaules des acteurs, mais grâce au sérieux qu'ils ont mis dans ce travail, nous atteignons un niveau que je trouve bouleversant», raconte le metteur en scène.

L'incommunicabilité entre les êtres

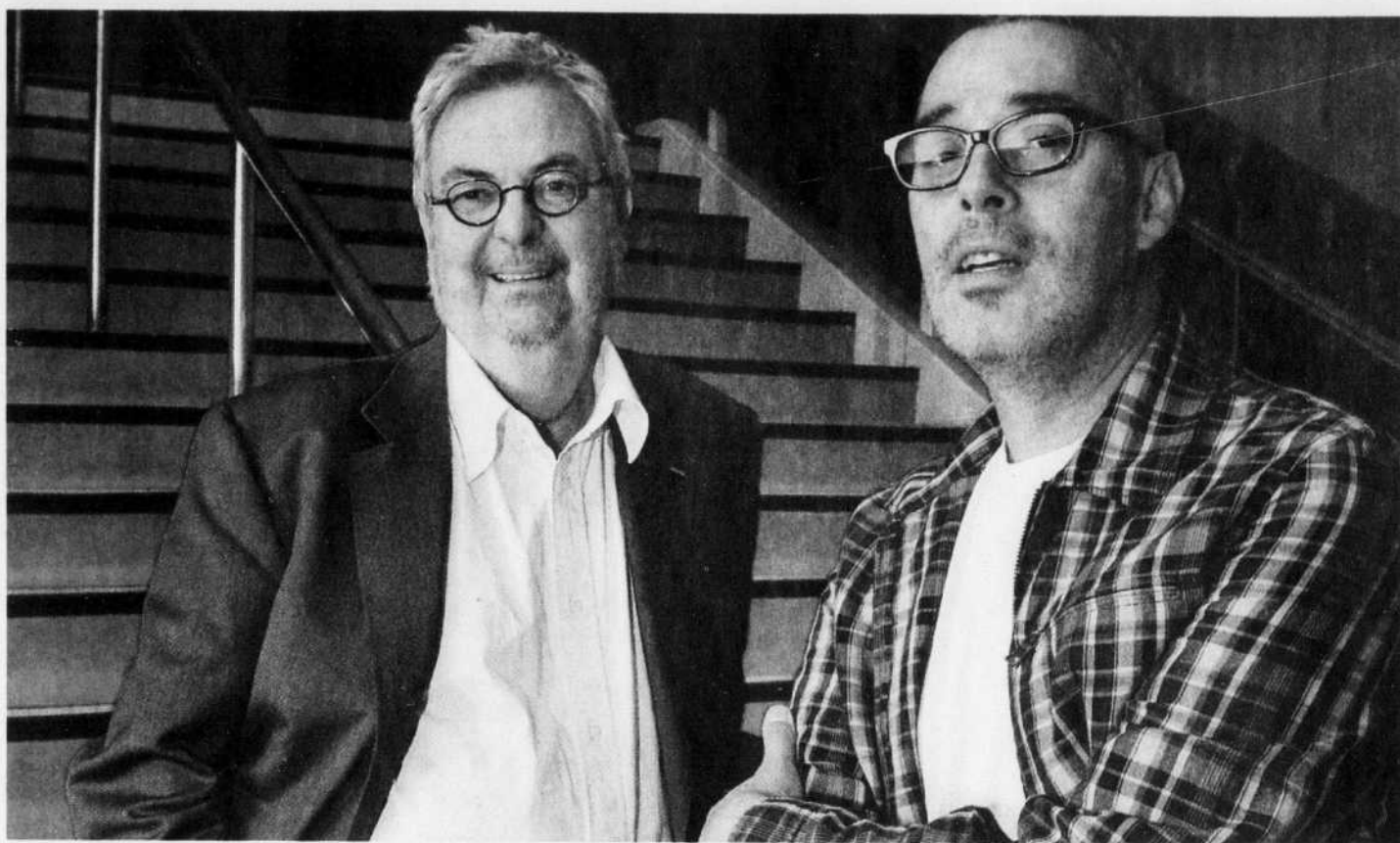
Par les monologues, comme partout dans l'œuvre dramatique de Tremblay, les personnages ouvrent une brèche et gagnent alors une verve qui leur fait défaut dans leurs rapports avec autrui.

«J'aime dire, raconte Denoncourt, qu'ils ont dans ces moments-là le talent de la langue, le talent de l'auteur... même si c'est pour parler de leur incapacité à trouver les mots justes.» Pour Tremblay, on en revient toujours au même constat que Janette Bertrand: c'est l'incommunicabilité entre les êtres qui est souvent la cause de la souffrance. Plus de quarante ans après *Les Belles-sœurs*, même dans une société libérale comme la nôtre, le constat s'avère toujours aussi tristement pertinent.

Collaborateur du Devoir

FRAGMENTS DE MENSONGES INUTILES

Texte de Michel Tremblay mis en scène par Serge Denoncourt. Une production présentée au Théâtre Jean-Duceppe de la Place des Arts du 9 septembre au 17 octobre.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

L'auteur de *Fragments de mensonges inutiles*, Michel Tremblay, en compagnie du metteur en scène Serge Denoncourt

Abonnez-vous!

Théâtre d'Aujourd'hui Saison 2009 - 2010

WWW.THEATREDAUJOURDHUI.QC.CA/ABONNEMENTS

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
3900, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL, H2W 2M2
SHERBROOKE
514-282-3900

Hydro Québec LE DEVOIR

LES 16 AUTEURS DE LA SAISON
Robert Claing
Lise Vaillancourt
Jennifer Tremblay
Loup Bleu
Michel Tanner
René Richard Cyr
Daniel Bélanger
Michel Tremblay
Francis Monty
Manon Lussier
Bernard Dion
Benoît Paiement
Louis-Dominique Lavigne
Simon Boulterice
Christian Lapointe
Fanny Britt



CARAVANSÉRAIL

DE ROBERT CLAING

CRÉATION THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
MISE EN SCÈNE ROBERT BELLEFEUILLE
AVEC BENOÎT DAGENAIS ET PAUL SAVOIE ---
COLLABORATEURS AUDREY LAMONTAGNE + JEAN BARD +
LINDA BRUNELLE + ERWANN BERNARD + LOUISE BEAUDOIN

DU 15 SEPTEMBRE AU 10 OCTOBRE 2009

Au cœur d'une journée caniculaire dans une France qui a bercé leur amour du vin et de la fête, deux Québécois désenchantés ayant atteint le mitan de leur vie, décident de fourbir les lances du désir et de la fougue, de mettre les compteurs à zéro et de tout recommencer.

EN SAVOIR PLUS...
WWW.THEATREDAUJOURDHUI.QC.CA/CARAVANSERAIL
514-282-3900

ECONOMISEZ:
ABONNEZ-VOUS!

IL RESTE MOINS DE 100 BILLETTS POUR LES REPRÉSENTATIONS AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

Belles-sœurs

THÉÂTRE MUSICAL

LIVRET, PAROLES ET MISE EN SCÈNE
RENÉ RICHARD CYR

AVEC
MARIE-THÉRÈSE FORTIN

MUSIQUE

DANIEL BÉLANGER

AVEC
GUYLAINE TREMBLAY

D'APRÈS LES BELLES-SŒURS DE
MICHEL TREMBLAY

AVEC
MAUDE GUÉRIN



ET AVEC SYLVIE FERLATTE, KATHLEEN FORTIN, MICHELLE LABONTÉ, SUZANNE LEMOINE, HÉLÈNE MAJOR, CHRISTIANE PROULX, DOMINIQUE QUESNEL, MONIQUE RICHARD, ÉDITH ARVISAIS, MARIE-EVELYNE BARIBEAU, MAUDE LAPÉRIÈRE ET JANINE SUTTO - QUATRE MUSICIENS SUR SCÈNE + COLLABORATEURS STÉPHANE AUBIN, LOU ARTEAU, JEAN BARD, MÉRÉDITH CARON, MARTIN LABRÉCQUE

ASSUREZ-VOUS
DES BILLETTS:
ABONNEZ-VOUS!

CRÉATION THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
ET CENTRE CULTUREL DE JOLIETTE
EN COLLABORATION AVEC LOTO-QUÉBEC

DU 29 MARS AU 1ER MAI 2010 AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
DU 25 JUIN AU 4 SEPTEMBRE 2010 AU CENTRE CULTUREL DE JOLIETTE.

EN SAVOIR PLUS...
WWW.BELLES-SŒURS.CA
514-282-3900

CULTURE

THÉÂTRE

Le « Centre » en ses nouveaux habits

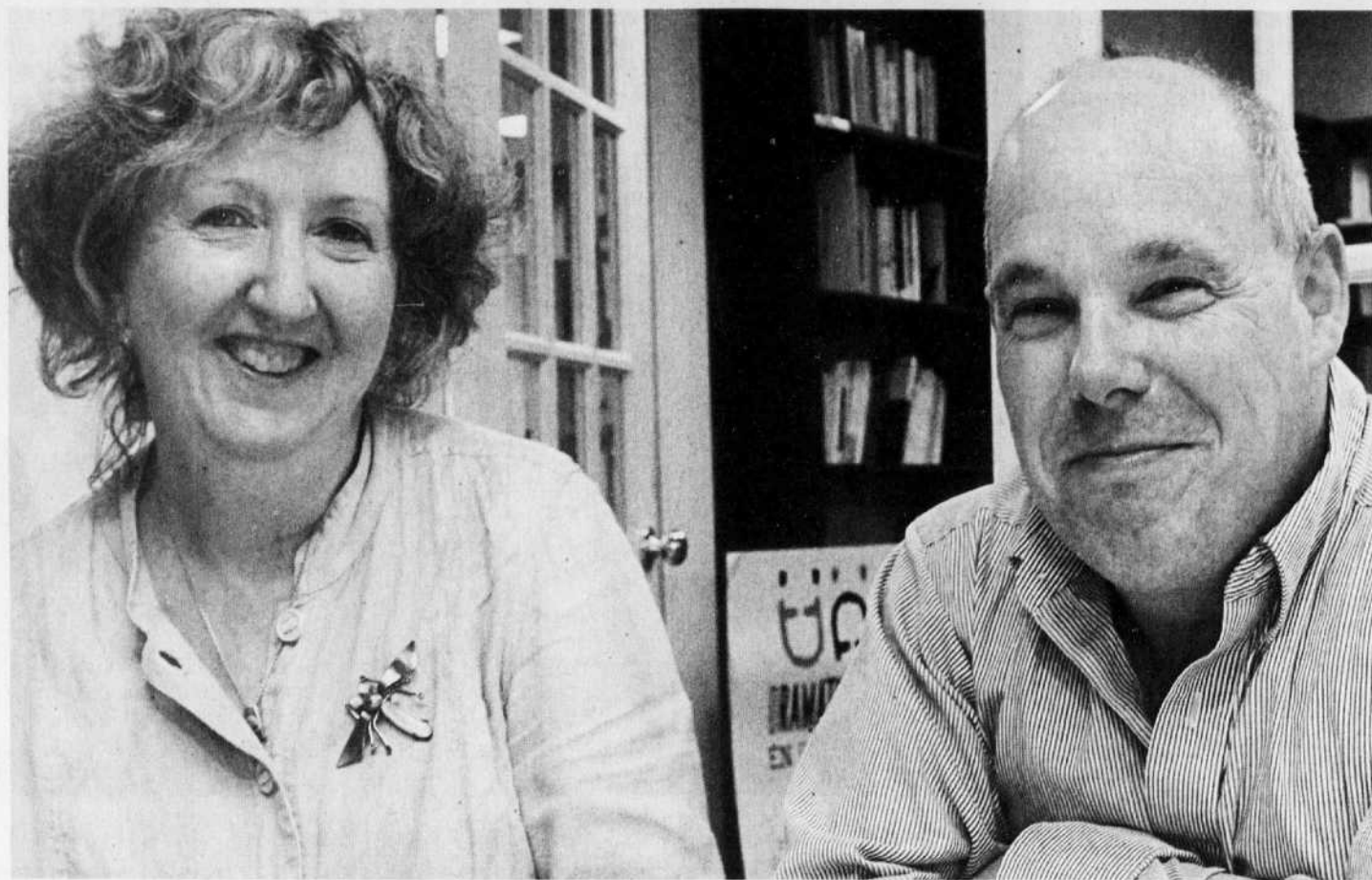
Le CEAD propose Dramaturgies en dialogue, un tout nouveau happening autour de ce qui s'écrit maintenant, ici, et ailleurs aussi

MICHEL BÉLAIR

Il se passera beaucoup de choses autour du Centre des auteurs dramatiques (CEAD) dans les jours qui viennent. Deux événements en fait, imbriqués l'un dans l'autre: le quatrième «Séminaire international de traduction du CEAD» et la première mouture de «Dramaturgies en dialogue» qui propose, au Quat'Sous, toute une série de lectures, de rencontres et de discussions... certaines tenues entre deux *grilled-cheese* ou même sur fond de tonnes de musiques venues d'ailleurs.

Le Séminaire de traduction réunit des invités de l'Allemagne, de l'Argentine, de la Catalogne, du Mexique, des États-Unis et du Canada anglais. C'est un événement majeur presque réservé aux professionnels qui se déroule tous les deux ans et qui cerne les enjeux de la traduction de notre dramaturgie à l'étranger...

Mais nous nous attarderons plutôt à Dramaturgies en dialogue — qui est une sorte de Semaine de la dramaturgie retouchée, tsé —, un tout nouveau happening autour de ce qui s'écrit maintenant, ici, et ailleurs aussi. Avec participation explicite et consentante du public porté sur la chose théâtrale.



Elizabeth Bourget et Alain Jean, tous deux conseillers dramaturgiques au CEAD, ont supervisé l'élaboration de la programmation de l'événement Dramaturgies en dialogue.

Nouveau concept

Il faut d'abord dire à quel point l'ancien «Centre d'essai des au-

teurs dramatiques» a pu changer depuis ses premiers balbutiements, en pleine affirmation tranquille. À l'époque, il occupait une espèce de cage à poules de hangar au bas de la rue Papineau; le «Centre d'essai», comme on disait, avait dû se doter là d'un lieu de spectacle dits «sommaire», l'ancêtre du Théâtre d'aujourd'hui, puisqu'il n'y avait ailleurs que peu de place pour la dramaturgie nouvelle, qu'elle soit d'ici ou d'ailleurs. Longtemps, le CEAD a partagé son espace avec des «jeunes théâtres engagés» avant que Jean-Claude Germain et ses Enfants de Chenier assument la programmation du lieu, quelque part vers la fin des années 1960.

Au fil des déménagements successifs qui l'ont mené l'an dernier à ses locaux tout neufs du Vieux-Montréal, rue Saint-Sacrement, le CEAD a pris du galon, s'est enrichi d'un centre de documentation rempli d'une impressionnante collection de manuscrits et doté d'une salle de lecture et de multiples services visant toujours à promouvoir le travail des dramaturges d'ici. Le CEAD, c'est devenu, 45 ans plus tard, une réussite éclatante, il y a de quoi en être fier et le crier bien haut! Yeah! Bon.

Mais voilà que la Semaine de la dramaturgie, qu'organisait le Centre chaque automne depuis une bonne vingtaine d'années, n'existe plus, remplacée par Dramaturgies en dialogue. Pourquoi?

«Parce que c'est un nouveau concept», répond Alain Jean, qui a supervisé avec Elizabeth Bourget l'élaboration de la programmation de l'événement. «Le but de l'exercice est toujours le même, soulignent les deux conseillers du Centre: faire connaître les œuvres et les auteurs d'ici. Mais la rencontre avec les œuvres et les auteurs d'autres cultures agit aussi comme un stimulant supplémentaire, nous avons pu nous en rendre compte souvent lors des stages de traduction que nous me-

sons avec nos différents partenaires... C'est ce que nous avons voulu proposer à tout le monde avec cette nouvelle formule.» C'est Elizabeth Bourget, je crois, qui précise que ce volet Rencontres à ses activités en créant un nouvel événement. Cela explique la présence un peu plus massive que d'habitude de Catalans avec une Série catalane de trois lectures, des tables rondes et des discussions du 9 au 14 septembre, au Quat'Sous tout neuf, avenue des Pins.

Rencontres de tous types

Alain Jean explique que deux nouvelles activités vont donner sa couleur particulière à Dramaturgies en dialogue — un titre quand même un peu lourd, il faut l'avouer: un Cabaret et une Carte blanche. «Ces deux moments de rencontre particuliers viennent compléter différemment les neuf lectures — trois catalanes, six d'ici — en plus des sujets de discussion déjà abordés lors des tables rondes et des rencontres dont les thèmes tournent beaucoup autour de la gestion de l'immigration et de la présence de l'autre.»

Tous deux racontent qu'ils ont proposé à tous les membres du CEAD de participer à l'événement en leur demandant d'écrire un texte de 1000 mots à partir de certaines phrases tirées du rapport Bouchard-Taylor. Plusieurs ont répondu et, de ceux-là, une bonne quinzaine viendront lire leur texte lors du Cabaret, Eric Jean assurant le passage d'un dramaturge à l'autre, tout en proposant ses *grilled-cheese* au fer à repasser dont tout le monde parle en ville...

L'autre événement, une Carte blanche à Jean-Paul Quéinnec, prendra plus la forme d'un laboratoire que d'une mise en lecture autour de *Dragage*, «un travail sur les liens entre le texte et le son des mots au théâtre», qui en sera à

sa deuxième mouture après avoir été présenté à l'UQAC, explique Alain Jean. Qui sait, c'est peut-être là l'amorce d'une longue série de laboratoires. Ce qu'il faut retenir, répètent du moins les deux comparses, c'est que l'événement devrait rester annuel même s'il n'a pas encore pris sa forme définitive.

«Ce projet s'est développé rapidement grâce aux Catalans à travers un échange de traducteurs. C'est

une formule intéressante qui comporte un deuxième volet, à Barcelone cet automne, et l'on peut certainement penser déjà à des liens possibles avec d'autres partenaires européens ou d'ailleurs... Mais on ne veut pas s'encarner dans une formule; on préfère laisser plutôt les portes ouvertes et trouver, peut-être, des façons encore plus efficaces de faire connaître le talent des auteurs d'ici.»

On ne connaît pas encore vraiment les auteurs catalans — Carles Batlle avec *Tentation*, Lluís Cunillé avec *Après moi, le déluge*, et enfin Mercè Sarrias avec *À la défense des moustiques albinos* — qui vous attendent au Quat'Sous, mais du côté des Québécois, la sauce est plutôt relevée. Soyez prévenus: Olivier Choinière (*Nom de domaine*), Pierre-Luc Lasalle (*Judith aussi*), Jean-Philippe Lehoux (*Le Bras canadien et autres vanités*), Pierre-Yves Lemieux (*Les Rois du ciel*, un texte jeunes publics), Marie-Eve Gagnon (*Le Doré*) et Marcel-Romain Thériault (*La Persistance du sable*) risquent de vous donner le goût d'en apprendre plus encore sur le répertoire que construisent nos jeunes auteurs. Surtout qu'ils seront mis en lecture par de grandes pointures comme Denis Marleau, Martin Faucher, Gil Champagne, Antoine Laprise et plusieurs autres. On se verra au Quat'Sous...

Le Devoir

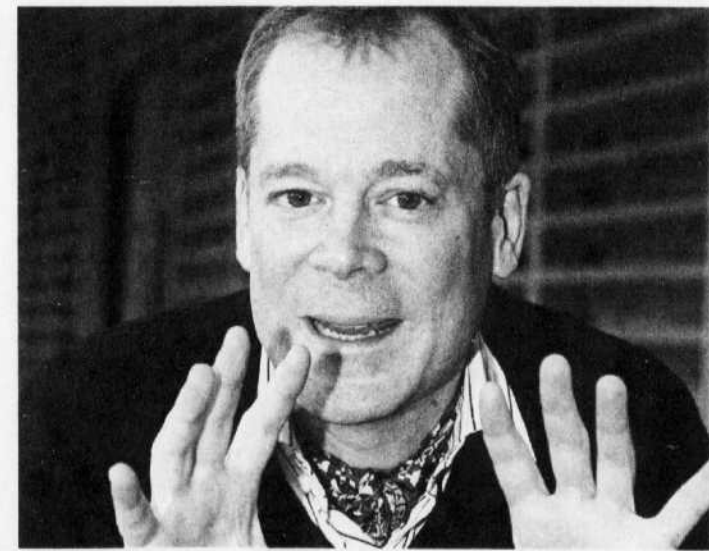
DRAMATURGIES EN DIALOGUE

Une production du CEAD présentée au Quat'Sous du 9 au 14 septembre. Programme disponible au www.cead.qc.ca et billets en vente au Quat'Sous au 514 845-7277.



Denis Marleau

JACQUES GRENIER LE DEVOIR



Martin Faucher

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

mai
montréal
arts interculturels

DANSE
AFRICAINNE CONTEMPORAINE

LÀ OÙ L'ART TRAVERSE LES FRONTIÈRES/
WHERE ART BREAKS DOWN BARRIERS

3680, rue Jeanne-Mance, Montréal / www.m-a-l.qc.ca

Zab Maboungou
Compagnie Danse Nyata Nyata
GESTES DÉLIBÉRÉS

Nafro Dance (Winnipeg)
LET ME DANCE BEFORE I'M GONE

Co-diffusé par Transatlantique Montréal 2010

Du 17 au 20 septembre 2009
Du jeudi au samedi à 20h et dimanche à 15h
(dimanche gratuit pour les moins de 16 ans)

RÉSERVEZ VOS PLACES DÈS MAINTENANT!
Billetterie 514 982-3386 Réservation en ligne <http://ticket.bosxo.info/>

Montréal

Texte: YVAN BIENVENUE Mise en scène: LOUIS BÉLANGER
Avec LOUIS CHAMPAGNE et MICHAEL JEROME BROWNE

Concepteurs: Isabelle Brodeur, Claude Cournoyer, Catherine Gauthier, Charlotte Rouleau, Suzanne Trépanier, Erik West Millette

24 août au 6 septembre et 15 au 26 septembre 2009

514 845-7277 UNE COPRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS ET DU THÉÂTRE URBAIN

Mort de peine

L'HEURE DU CONTE 6 septembre
Activité pour les enfants avec Fanny Malloffe

SAISON 2009-2010

ABONNEZ-VOUS
Chambre(s) 16 NOV. - 19 DÉC. 2009 / Mon corps deviendra froid
25 JAN. - 27 FÉV. 2010 / Douleur exquise 12 AVRIL - 15 MAI 2010

quatsous.com

09
10

DanseCité
la trace des créateurs

EAUX-VIVES
MUSICA NOCTURNA - LA NUIT SERA LONGUE
CATHERINE LALONDE - traces hors-sentiers
EN COLLABORATION AVEC LE FIL (Festival International de Littérature)
INTERPRÈTES Jean-François Cosabonne et Geneviève La
23 AU 26 SEPT., 21H30 / 30-31 SEPT. ET 1-2 OCT., 20H / 3 OCT., 22H
USINE 514 521 4493

ÇATURN NAOMI STIKEMAN - traces-interprètes
Reprise en codiffusion avec l'Usine C INTERPRÈTES Naomi Stikeman et Peter Chu
13 AU 17 OCTOBRE 2009, 20H
USINE 514 521 4493

CORPS INTÉRIEUR DAVID PRESSAULT - traces-chorégraphes
INTERPRÈTES Angie Cheng, Anne Lebeau, David Flewelling, Karina Traca, Karsten Kroll, Daniel Soulières
2 AU 5 DÉCEMBRE 2009, 20H30 ET 5 DÉCEMBRE, 14H30
Studio Hydro-Québec du Monument-National 514 871 2224

Abonnement 514 844 2172

OISEAU DE MALHEUR FRANCE GEOFFROY - traces-interprètes
UNE PROPOSITION DE France Geoffroy (Cie Corpuscule danse) CHORÉGRAPHÉE PAR Estelle Claretton
INTERPRÈTES France Geoffroy, Marie-Hélène Bellavance, Tom Casey, Annie De Pauw
AVEC LA PARTICIPATION SPÉCIALE DU SOLISTE INVITÉ Luca "Lazyleg" Patuelli
CHORÉGRAPHÉE PAR KB Alsterlund a.k.a "B-Girl Lynx"

DANSE INTÉGRÉE: Une proposition d'ouverture à la dissemblance, un espace de réciprocité pour les personnes à mobilité réduite et les personnes sans handicap.

17 AU 27 MARS 2010, 20H30
Studio Hydro-Québec du Monument-National 514 871 2224

ICI EST TOUJOURS AILLEURS SARAH WILLIAMS - traces-interprètes
INTERPRÈTE Sarah Williams CRÉATION Marie Brassard, Martin Bélangier, Peter Chu
5 AU 8 MAI ET 12 AU 15 MAI 2010, 20H excentris 514 847 2206

Conseil des Arts du Québec / Canada Council for the Arts / Conseil des arts de Montréal

CULTURE

DANSE

À l'école de la création

L'atelier chorégraphique des Grands Ballets revient après une pause d'un an

FRÉDÉRIQUE DOYON

Il y a des années «avec» et des années «sans». Selon le souffle et l'inspiration des danseurs des Grands Ballets canadiens, il y a ou il n'y a pas d'atelier chorégraphique, un spectacle monté — presque annuellement depuis 20 ans! — de A à Z par les interprètes, de la création des œuvres à la direction technique en passant par les communications et la fabrication des décors.

L'an dernier, l'atelier n'a pas eu lieu à cause du brouhaha de la rentrée, de l'adaptation des nouveaux danseurs... et peut-être aussi de l'absence de Marisa Pauloni. La danseuse qui a coordonné les éditions 2005 et 2007 était en congé de maternité en 2008. La voilà de retour, et avec elle une nouvelle mouture de l'atelier, présentée gratuitement à la Cinquième salle de la Place des Arts, les 10, 11 et 12 septembre prochains.

«L'atelier, c'est une école, l'occasion d'apprendre sur toutes les facettes d'un spectacle, d'expérimenter sur des talents qu'on ne sait pas qu'on a», rapporte la nouvelle maman, qui danse pour les GBC depuis 2000. «Ça nous permet de nous connaître, surtout que nous, on ne peut pas danser éternellement, on fait face à une retraite plus jeune.»

En plus de coordonner la production du spectacle, elle a aussi créé un trio. *Hasta luego* (titre provisoire de sa chorégraphie) s'inspire de la vie de la poète argentine Alfonsina Storni, une des plus importantes poètes latino-américaines du mouvement postmoderniste. Une femme libre dans un pays machiste.

«C'était une intellectuelle très indépendante d'esprit, raconte la danseuse-chorégraphe, elle-même d'origine argentine. Elle s'est battue pour le droit des femmes. Elle ne répondait pas à ce qu'on at-

«L'atelier, c'est une école, l'occasion d'apprendre sur toutes les facettes d'un spectacle, d'expérimenter sur des talents qu'on ne sait pas qu'on a»

tendait d'elle à une époque où il y avait beaucoup de machisme. Elle s'est suicidée dans la mer [en 1938].»

Le tango, musique qui a bercé son enfance, s'est imposé comme choix musical, en



PHOTO JOHN HALL

Une scène tirée d'un précédent atelier chorégraphique.

plus d'une pièce inspirée de la vie et de la mort tragique de la poète, et chantée par Mercedes Sosa.

Neuf autres pièces sur autant de thèmes et signées par autant de jeunes chorégraphes en herbe sont au programme, certaines impliquant jusqu'à 15 danseurs. Le danseur Jean-Sébastien

Couture, grand gagnant du premier concours chorégraphique lancé par les Grands Ballets canadiens l'an dernier, signe une pièce sur les relations humaines inspirée du jeu Tétris.

«Selon lui, pour qu'une relation fonctionne, il faut que tous les morceaux s'emboîtent, comme dans le jeu», rapporte Marisa en riant.

Outre Jean-Sébastien et Marisa, les danseurs qui tentent le jeu de la création chorégraphique sont Hervé Courtaïn, Jérémy Galdeano, Vanessa G. R. Montoya, Annie Shreffler, Dario Guiseppe Dinuzzi, Emilie Durville, Russell Lepley et Karell Williams. L'atelier permet aussi d'initier plusieurs nouveaux danseurs de la troupe, qui sont nombreux cette année: Emma Garau Cima, Bryna Pascoe, Kenji Matsumara Ribeiro et les demi-solistes Mathieu Rouvière et André Silva.

Le Devoir

JAZZ & BLUES

De l'amitié, du blues et de Jean Derome

SERGE TRUFFAUT

C'est une histoire d'amis, de longue date évidemment, qui ont tout vu, tout entendu, et surtout tout joué. Entre l'enseignement, on s'en doute, de la musique, les sessions d'enregistrement, l'accompagnement de Robert Charlebois ou de Paul Horn ou la production d'albums de jazz, nos cinq bonshommes veillent à leur plaisir et au nôtre. De-que-cé? Le blues, avec une inclination particulière pour celui des champs et donc moins pour celui des villes.

Ils s'appellent Gilles Schetagne, batteur, Marco Desgagnés, bassiste, Laurent Trudel, chant, harmonica, guitare, banojo et violon, Vincent Beaulne, chanteur, guitariste, qui jongle également avec les cordes de la Daddy Mojo Scarecrow Slide Guitar. Qui d'autre? Dave Turner, grand altiste devant l'Éternel et fier saxophoniste baryton que les habitués du Upstairs connaissent bien. Ensemble, ils forment Blues Delight.

Le 10 septembre prochain, ils occuperont la scène du Lion d'Or. Prix du billet? 20 \$. Au vu (sic) de leurs talents, mettons que ces 20 \$ constituent un excellent rapport qualité/prix. À preuve, le deuxième disque qu'ils vont décliner live dans moins d'une semaine. Signe particulier, très particulier, *Open all Night*, c'est le titre, est fait uniquement de compositions originales. Elles sont toutes signées Vincent Beaulne. Pour cela, on l'en remercie. Deux fois plutôt qu'une.

Musicalement, ce que Beaulne et ses complices accomplissent est plaisant, très plaisant. Agréable. D'autant plus qu'il se dégage du tout passablement de légèreté. En clair, ils ne sont pas lourds, pas balourds. Chacun maîtrise tant son instrument qu'il joue pour l'autre. Mathématiquement, on pourrait dire que c'est «un plus un égale deux», même si c'est un qui joue pour deux.

Écouter *Blues Delight*, c'est entendre les blues paresseux de la Californie fondus dans les blues chaleureux du Texas, le tout avec les accents qui planent au-dessus de Nashville et surtout de l'État du Mississippi. Mettons qu'ils sont moins Chicago que West Coast et plein Sud. Qui plus est, *Blues Delight* a ce quelque chose de très chouette: l'humanité. Oui, leur blues est celui de l'humanité. Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter *Traveling Kind*.

C'est une autre histoire d'amitié. Celle-ci si longue qu'elle unit le grand Stephen Barry au fin Andrew Cowan depuis une quarantaine d'années. Il y a un an

de cela, ces deux messieurs avaient sorti un album fabuleux de bout en bout paru sur étiquette Productions Bros. Si aujourd'hui on évoque ce duo, c'est qu'il joue au Nouveau Grif-Town situé rue Notre-Dame, à l'ouest de la rue Guy, à l'est d'Atwater. Soit dit en passant, le lieu en question est aussi un restaurant au menu sympathique et peu cher.

Toujours est-il que Barry et Cowan jouent du Bob Dylan et du Mose Allison, du Walter Jacobs et du Stephen Barry, du Paul Butterfield et du Andrew Cowan, du Robert Johnson et du Lonnie Johnson avec une décontraction d'autant plus salutaire que la séduction opère à tous les coups. Il faut vraiment les voir, les entendre, pour ainsi réaliser que ce duo est unique, suave, essentiel. Détail économique important, variable financière à retenir: c'est gratuit. C'est free comme dans *I Feel Free*.

Du blues sautons dans la mare du jazz libre, vivifiant, iconoclaste, déroutant, drôle et autre sur laquelle navigue l'imense Jean Derome. Le mardi 8 septembre, l'altiste des profondeurs, le baryton au long cours, sera à la tête de ses Dangereux Zhoms à la Sala Rossa, sise au 4848 du boulevard Saint-Laurent.

Les dangereux oulipiens s'appellent Pierre Cartier à la

contrebasse, Gordon Allen à la trompette, Guillaume Dostaler au piano, Bernard Falaise à la guitare, Nadia Francavilla au violon, Lori Freedman aux clarinettes, Joane Héty au chant, Jean René à l'alto, Pierre Tanguay à la batterie, Martin Tétrault au tourne-disques et Tom Walsh au trombone. Signe particulier? Derome n'a pas son pareil, avec cette formation, pour faire des clins d'œil à Georges Pérec ou à Raymond Queneau, le grand satrape devant l'Éternel, tout en ponctuant musicalement le tout à l'enseigne de l'aventure. Celle synonyme de surpriseSSS.

Le dernier numéro de *Jazz Man* vaut sincèrement son prix (10,73 \$ avec taxes). Parce qu'il combine des entrevues avec Hank Jones, le pianiste de Charlie Parker, de Billie Holiday, de Joe Lovano et de Charlie Haden, ainsi qu'avec Sonny Rollins, réputé être peu bavard. De l'entretien avec ce dernier, on a retenu ceci: «Je me considère aujourd'hui dans un work in progress. J'espère qu'un jour j'atteindrai un niveau qui me permettra de présenter ma musique de manière plus satisfaisante.» Bonté divine! Celui qu'on surnomme Newt a 79 ans. Et ça fait, 60 ans qu'il satisfait le monde. Que cherche-t-il de plus?

Le Devoir

THÉÂTRE FRANÇAIS 2009-2010

WAJDI MOUAWAD
DIRECTION ARTISTIQUEVIDÉO + PHOTOS
CNA-NAC.CA/TFLITTORAL
WAJDI MOUAWAD

du 15 au 19 SEPT. 2009

AU THÉÂTRE À 19 H 30
EXCLUSIVITÉ NORD-AMÉRICAINE
TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE WAJDI MOUAWAD

AVEC JEAN ALIBERT, TEWFIK JALLAB, CATHERINE LAROCHELLE, PATRICK LE MAUFF, MARIE-EVE PERRON, LAHCEN RAZZOUGI, EMMANUEL SCHWARTZ ET GUILLAUME SÉVERAC-SCHMITZ Scénographie: Emmanuel Clolus
Costumes: Isabelle Larivière Éclairages: Martin Sirois
Réalisation sonore: Yann France Maquillages: Angelo Barsetti
UN SPECTACLE D'AU CARRÉ DE L'HYPOTÉNUSE
Production déléguée: Espace Malraux Scène nationale de Chambéry et de la Savoie
En coproduction avec le Théâtre français du Centre national des Arts et plusieurs autres partenaires internationaux
CENTRE NATIONAL DES ARTS, 53 RUE ELGIN, OTTAWA

40 ANS 40 ANS
CENTRE NATIONAL DES ARTS NATIONAL ARTS CENTRE
TARIFS DE GROUPE 613-947-7000 x384 #90.7™ ticketmaster.ca 613-755-1111

DRAMATURGIES EN DIALOGUE

1^{ère} ÉDITION

DU 9 AU 14 SEPTEMBRE AU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

UNE PRÉSENTATION DU
CENTRE DES AUTEURS DRAMATIQUES

CEAD

Pour connaître la programmation complète, visitez le CEAD.QC.CA
Billets en vente au Théâtre de Quat'Sous 514-845-7277
et sur le réseau admission 514-790-1245

UNE LECTURE PUBLIQUE: 10 \$
FORFAIT: 5 LECTURES POUR 40 \$

CÉLÉBREZ LA RENTRÉE THÉÂTRALE EN DÉCOUVRANT
DES TEXTES INÉDITS D'AUTEURS D'ICI ET DE LA CATALOGNE.

- 09/09 à 20h **NOM DE DOMAINE**
Texte et mise en lecture d'OLIVIER CHOINIÈRE
- 10/09 à 20h **TENTATION**
Texte de CARLES BATLLE
Mise en lecture de MARTIN FAUCHER
- 11/09 à 17h30 **LE BRAS CANADIEN ET AUTRES VANITÉS**
Texte de JEAN-PHILIPPE LEHOUX
Mise en lecture d'ANTOINE LAPRISE
- 11/09 à 20h **JUDITH AUSSI**
Texte de PIER-LUC LASALLE
Mise en lecture de VINCENT-GUILLAUME OTIS
- 12/09 à 14h **LES ROIS DU CIEL**
Texte de PIERRE-YVES LEMIEUX
Mise en lecture de GILL CHAMPAGNE
- 12/09 à 16h **LE DORÉ**
Texte de MARIE-EVE GAGNON
Mise en lecture de DIANE PAVLOVIC
- 12/09 à 20h **APRÈS MOI, LE DÉLUGE**
Texte de LLUÏSA CUNILLÉ
Mise en lecture de DENIS MARLEAU
- 13/09 à 15h **À LA DÉFENSE DES MOUSTIQUES ALBINOS**
Texte de MERCÉ SARRIAS
Mise en lecture de PHILIPPE SOLDEVILA
- 14/09 à 20h **LA PERSISTANCE DU SABLE**
Texte de MARCEL-ROMAIN THÉRIAL
Mise en lecture de PHILIPPE LAMBERT

CEAD



CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Le Requiem de la terreur

CHRISTOPHE HUSS

C'est avec le *Requiem* de Berlioz que Kent Nagano ouvre la saison de l'OSM, ce mardi. L'œuvre est impressionnante, mais pas rare à Montréal. Charles Dutoit l'a dirigée en 1990, en 1993 et en 1997. C'est à la suite de ce dernier concert qu'un disque a été gravé pour Decca. Plus près de nous, en 2003, année du bicentenaire, l'œuvre a été confiée à Jean-Claude Casadesus.

C'est quelques mois avant le concert de Jean-Claude Casadesus à Montréal que j'ai entendu le plus grand *Requiem* de Berlioz de ma vie: Charles Dutoit dirigeait le Philharmonique de New York à Avery Fischer Hall, le jour... de la Saint-Valentin 2003! La recette de ce quasi-miracle: la pulsation, très fluide sans être précipitée. Car, comme bien d'autres *Messes de Requiem*, pourtant bien différentes, le cérémonial mis en place par Berlioz tend de redoutables pièges aux interprètes. Le principal est le risque de confusion entre grandiose et grandiloquence.

Une démonstration de force

«Casser la voix», chantait Patrick Bruel... Peu de grandes œuvres chorales classiques présentent un tel risque de déchirure des cordes vocales, s'il

nous est permis d'imager telle chose. Si le *Requiem allemand* de Brahms est un défi d'endurance pour les voix des choristes (qui chantent 70 minutes sans discontinuer), celui de Berlioz est la plus grande démonstration de force imaginable. Il est au choriste ce que le 2^e *Concerto pour piano* de Prokofiev est au pianiste soliste. Arrivé à la moitié du *Lacrymosa*, s'il ne s'est pas économisé, le choriste moyen est au bord de la rupture. Il reste 40 minutes à tenir...

Des solistes, il n'y en a qu'un seul, et son mouvement dure 10 minutes. Mais le nombre des ténors qui s'y sont plantés excède celui de ceux qui s'en sont tirés. Parmi les glorieux rescapés: l'inattendu Leopold Simoneau, ténor choisi par Charles Munch pour son enregistrement à Boston en 1959. Celui-ci a été réédité de spectaculaire manière en SACD à trois voies par RCA.

Pour la petite histoire, la pire interprétation de l'histoire fut la version américaine directement concurrente: celle d'Ormandy pour Columbia en 1964. Le chœur y agonise dès le premier morceau!

Le *Requiem* de Berlioz requiert des effectifs impressionnants. L'enregistrement de Charles Dutoit réunissait 170 choristes et un orchestre de 130 musiciens. Les parties de cuivres et de percussions

sont particulièrement fournie. On dénombre 16 timbales à l'œuvre dans le *Tuba mirum*.

Sorti du néant?

Mais d'où vient cette œuvre, celle pour laquelle Berlioz, deux ans avant sa mort, demandait l'immortalité en écrivant à un ami (janvier 1867): «Si j'étais menacé de voir brûler mon œuvre entière moins une partition, c'est pour la Messe des morts que je demanderais grâce.»

Berlioz, l'un des plus grands critiques et penseurs de la musique, savait appliquer son flair et son métier à son œuvre. Étrange, démiurgique, terrifiante, mais parfois d'un intense recueillement (le *Quid sum miser* ou le *Querens me a cappella* —, très redoutable au niveau de l'intonation), cette *Messe des morts* semble sortie du néant.

Ce serait ignorer à quel point les compositeurs français ont, avant Berlioz, su faire preuve d'imagination lorsqu'ils abordaient le genre. La première mise en musique du *Requiem* semble d'ailleurs avoir été l'œuvre du Franco-Flamand Guillaume Dufay (une partition perdue).

Par ailleurs, deux Français avant Berlioz avaient signé des messes de *Requiem* aussi originales qu'éminentes. D'abord, Jean Gilles, autour de 1700, avec un *Requiem concertant* dans le style des grands motets

de la fin du XVII^e siècle, une œuvre débutant par de saisissants coups de timbales et ne comportant pas de *Dies Irae*. Ensuite, François Joseph Gossec, en 1760, avec une œuvre très en avance sur son temps, ouvrant la voie à la fois à la *Messe des morts* de Berlioz et au *Requiem* de Mozart (qui entendit l'œuvre à Paris).

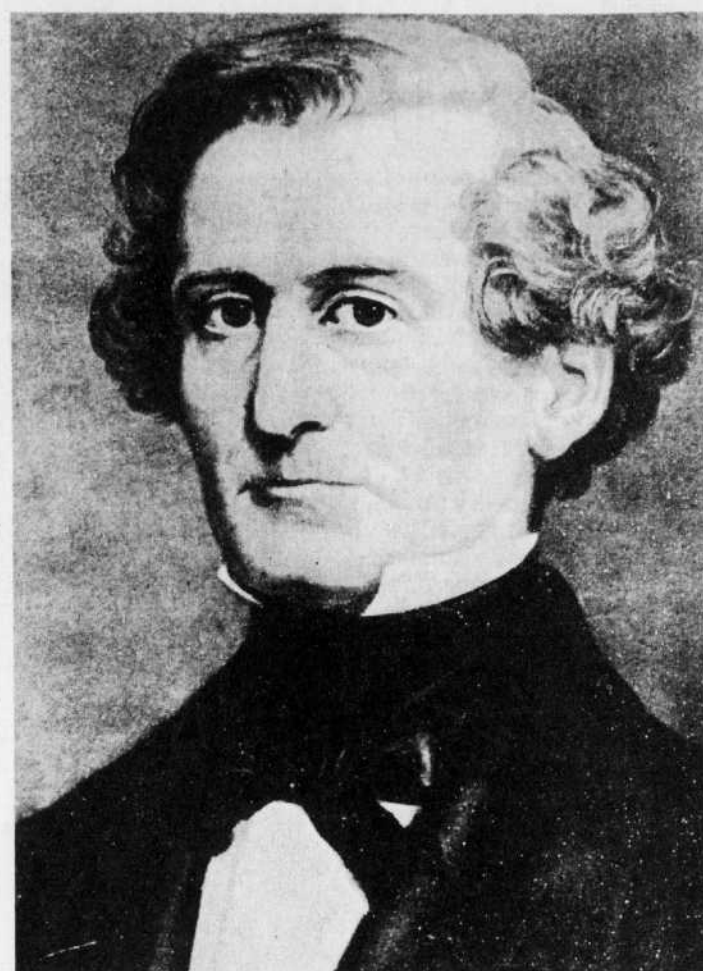
Gossec introduisit notamment l'idée d'orchestre éloigné et de combinaisons étranges d'instruments à vent (quatre clarinettes et huit bassons, associés à quatre trompettes, quatre cors et trois trombones). Chez Berlioz, c'est l'*Agnus Dei* qui se déploie dans la même veine coloriste intrigante.

Mélange réussi

«Œuvre de style théâtral, et cependant de haute spiritualité»; on a rarement aussi bien résumé le *Requiem* de Berlioz que dans cette formule de François-René Tranchefort.

Au chapitre de la théâtralité, Berlioz, qui avait écrit sa *Grande Messe des morts* pour la très vaste église des Invalides, souhaitait disposer de 400 à 800 choristes. Leonard Bernstein a immortalisé son interprétation aux Invalides: idée spectaculaire et historiquement juste, mais peu gratifiante, en raison de la réverbération du lieu, non maîtrisée par les micros.

Le compositeur reprend à son compte l'effet de spatialis-



SOURCE INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Le compositeur Louis Hector Berlioz (1803-1869)

tion expérimenté par Gossec: les cuivres sont répartis en quatre «orchestres» aux quatre coins du lieu, chose que l'on ne

peut pas respecter dans une salle de concert.

La grande difficulté pour le chœur est que Berlioz ne lui fait pas de cadeaux: les chanteurs affrontent littéralement un orchestre parfois surpuissant. Mais, magie du chef-d'œuvre, ces déploiements rendent encore plus saisissantes et plus magiques les plages de recueillement.

Au chef, donc, de rendre cohérente la diversité de l'œuvre, d'en préserver l'allant, de ne pas engluer ce *Requiem* dans la pompe excessive et, surtout, de bien faire ressortir les alliages étranges d'instruments et de couleurs et les harmonies inouïes du visionnaire Berlioz. Le défi est à la hauteur de notre curiosité.

Le Devoir

CONCERT D'OUVERTURE

Berlioz: Grande Messe des morts. Michael Schade (ténor), Chœur et Orchestre de l'OSM, Kent Nagano. À la salle Wilfrid-Pelletier, les 8 et 9 septembre à 20h; le 13 septembre à 14h30. À écouter: Beaucoup plus de ratages que de réussites au disque. Écoute prioritaire: Munch (DG ou RCA). Autre recommandation: Colin Davis en concert à Dresde (Profil)

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

SAISON 2009-2010

L'AUDACE DU RENOUVEAU

Soyez audacieux! Abonnez-vous.

514.253.8974 www.denise-pelletier.qc.ca

Commanditaire de la saison Hydro Québec

39^e SAISON 2009-2010

LE THÉÂTRE DU TRIDENT le théâtre de la capitale

Du grand théâtre au TRIDENT

RECONNAISSANCE de Michel Nadeau en coproduction avec le Théâtre Niveau Parking

MACBETH d'Eugène Ionesco

HENRI IV de Luigi Pirandello

CALIGULA d'Albert Camus

CHARBONNEAU ET LE CHEF de John Thomas McDonough

Abonnez-vous!

Direction artistique GILL CHAMPAGNE

1 877 643-8131 letrident.com

Le Théâtre de La Manufacture présente

Coma Unplugged

du 1^{er} au 12 ^{septembre} 2009

au Théâtre du Rideau Vert

Montréal 2007: MASQUE PRODUCTION et PRIX DE LA CRITIQUE

Un incontournable. Un moment purement jouissif (...) Tous les acteurs sont éblouissants - La Presse

Le texte de Pierre-Michel Tremblay est fin, drôle et intelligent - Ici

L'aspect cabaret est absolument extraordinaire. (...) Une très belle expérience théâtrale.

C'est bien meilleur le matin / SRC

Sa brillante mise en scène (Denis Bernard) apporte rythme et ludisme à un texte inventif. - Le Devoir

On dévore chaque mot de l'auteur (...) Steve Laplante mène la barque avec brio. - Voir

SUPPLÉMENTAIRE Samedi 12 septembre à 16h

de Pierre-Michel Tremblay dans une mise en scène de Denis Bernard

Avec Ludovic Bonnier, Félix Basuel-Duchesneau, Benoît Guin, Louise Laporte, Steve Laplante, Philippe Racine et Marie-Hélène Trépanier

Concepteurs Ludovic Bonnier, Marc-André Caron, Marie-Hélène Dufour, Olivier Lambertelle, André Rézard, Patricia Roy et Suzanne Trépanier

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

4664, RUE SAINT-DENIS (514) 844-1793

QUEBECOR, GRAND PARTENAIRE DU THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

ET EN TOURNÉE PRÈS DE CHEZ VOUS! www.comaunplugged.com

DE VISU

Pratiques sonores indisciplinées

LE SON A DES JAMBES

Jérôme Fortin, Jean-Pierre Gauthier, Minibloc
Centre Clark
5455, avenue de Gaspé,
espace 114
Jusqu'au 3 octobre

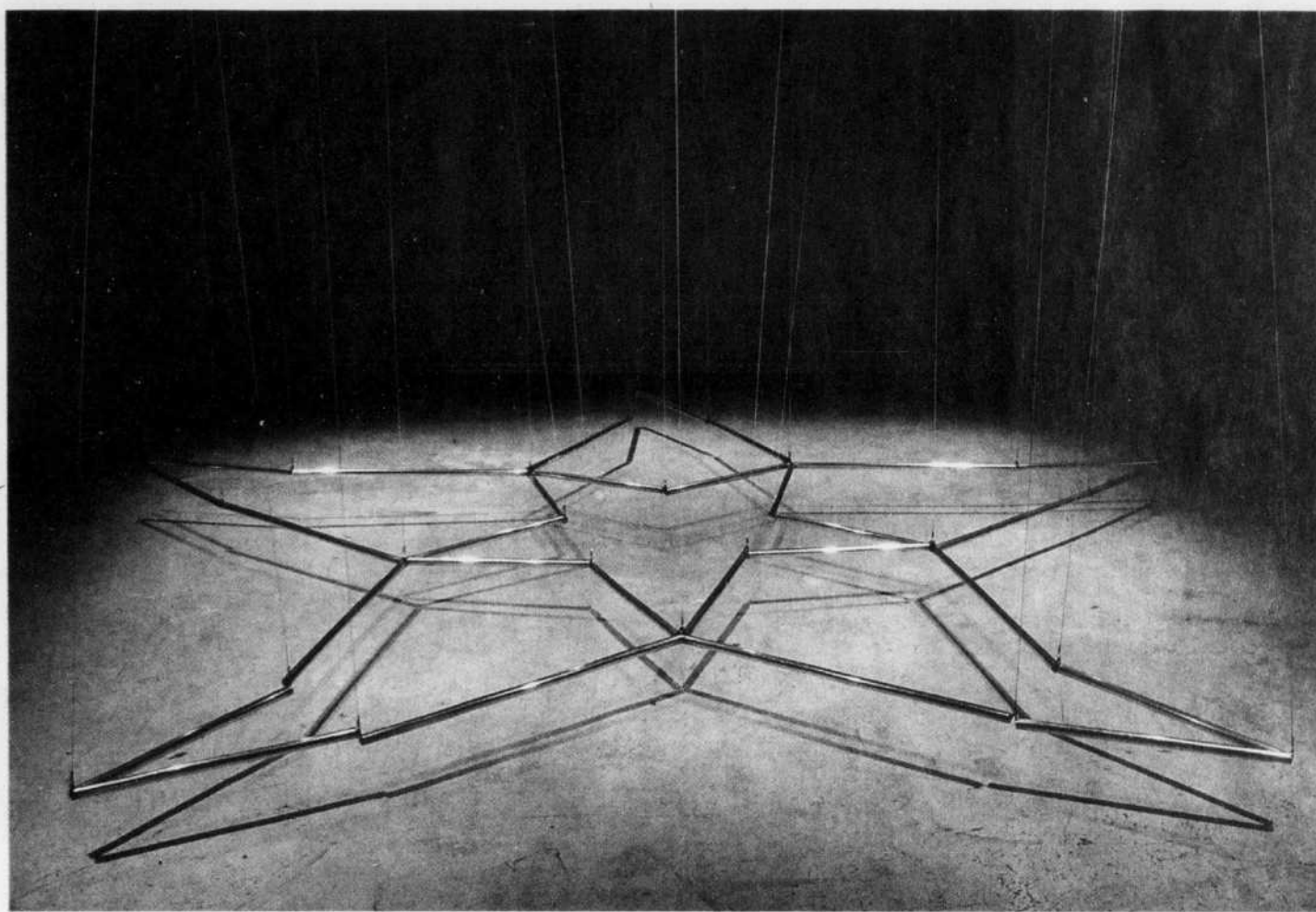
MARIE-ÈVE CHARRON

L'intrigante expression «Le son a des jambes» fait du chemin. Cette expression, le commissaire indépendant Eric Mattson la fait sienne, renversant la proposition de John Cage selon laquelle le son n'a pas de jambes sur lesquelles se tenir, pour orienter une série d'expositions portant sur des pratiques sonores. Avec les œuvres de Jérôme Fortin, de Jean-Pierre Gauthier et de Minibloc réunies au centre Clark, le troisième volet de la série vient confirmer une approche des plus stimulantes.

Le son y apparaît comme un matériau dont la manifestation doit forcément découler d'une combinaison avec une variété de supports, que ce soit une sculpture cinétique (Gauthier), des assemblages appelant la participation (Minibloc) ou un artefact conventionnellement utilisé pour l'enregistrement musical (Fortin). Dans tous les cas, les projets réunis insistent sur la dimension performative de la production sonore et de son écoute, engageant ainsi une singulière préhension d'un matériau qui, nécessairement, s'écoule avec le temps.

Les volets 1 et 2 avaient déjà judicieusement indiqué la voie, d'abord par une exposition à caractère plus historique avec la présentation des instruments inventés par le collectif expérimental Sonde, qui en faisait l'usage lors de performances dans les années 1970-1980. Une installation de Nathan McNinch, mieux connu dans le milieu de la musique, venait compléter le tableau de ce premier volet tenu à la Société des arts technologiques en mai 2008.

Dans le même lieu, le second volet, en juin, ouvrait la porte aux artistes issus des arts visuels dont l'apport aux pratiques sonores ressortait avec éloquence, soit à travers



Un des *Pentacles imbriqués* de Jean-Pierre Gauthier

SOURCE GALERIE CLARK

la fiction scientifique de Jean-Pierre Aubé, soit dans la collection de disques inventés de Jérôme Fortin. Du son à l'image, du geste de plier au rythme, les propositions profitaient de la porosité des frontières entre les disciplines. Il faut saluer l'initiative d'Eric Mattson, d'abord patron de l'étiquette de disque ORAL, de proposer de telles rencontres.

Vinyle gravé

À Clark, Fortin revient avec une proposition très minimaliste à partir du disque. *Ring*, référence ouverte à l'œuvre *Der Ring des Nibelungen* de Richard Wagner, se présente cette fois comme un réel vinyle qui sert de support à un motif gravé, une myriade de traits courts irréguliers disposés en cercles concentriques. Fortin semble évoquer avec beaucoup de retenue le projet d'art total chéri par le compositeur allemand, li-

mitant sa proposition aux champs des possibles que peut suggérer une surface ronde.

Cet anneau n'a nul besoin d'une aiguille pour faire entendre la musique. En même temps, elle peut se murer dans son silence, ou encore être ignorée du regard tant elle joue de discrétion. En plus d'avoir recours à une pratique, rare, qui consiste à graver un motif sur la face d'un vinyle, Ring rappelle les enjeux liés à l'enregistrement et à la lecture des œuvres musicales. La deuxième participation de Fortin à cette série d'expositions vient encore éclairer le rôle fécond de la musique dans son travail.

Le projet de Minibloc, duo formé des compositeurs Anne-Françoise Jacques et Nicolas Dion, emprunte une forme plus

bricolée et artisanale. Le collectif a conçu au moyen de pièces de bois, rappelant les jeux de construction pour enfants, des stations. Chacune d'elles configure un circuit parcouru par des billes de couleur que le spectateur introduit à sa guise. Il active ainsi une production sonore amplifiée par des haut-parleurs dans la salle. Malgré son potentiel ludique, le dispositif peine toutefois à capter l'attention, restant plutôt dans l'ombre de la pièce maîtresse de l'exposition.

Il s'agit des *Pentacles imbriqués* de Jean-Pierre Gauthier, qui occupent avec grâce et ingéniosité la salle principale de la galerie. La sculpture cinétique donne à voir le ballet agité d'une structure en forme d'étoiles qui s'articule et se désarticule selon une séquen-

ce programmée. Au bout de leur fil, chacune des droites des figures s'anime, entraînant dans sa danse erratique de légers cliquetis.

Poursuivant avec brio la série des *Instants angulaires*, travaux montrés au Mois Multi à Québec, les *Pentacles imbriqués* rappellent aussi, bien que lointainement, les balais de concierge qui s'activaient dans les œuvres antérieures. Même si l'artiste a eu recours ici à des fils de store et à des tringles de rideau de douche, la sculpture écarte plutôt les références aux objets quotidiens. Elle esquisse inlassablement dans l'espace un dessin dynamique et se joue as-

tucieusement de notre désir de voir la forme se «tenir» dans son intégralité, ce que la machine finit par proposer lors de brefs repos en étirant bellement ses pointes d'acier dans l'espace. Envoutant.

À noter, Minibloc et Jean-Pierre Gauthier se produiront lors d'un «concert imprévisible» le 25 septembre.

UDO

Mentionnons au passage, mais il faudra y revenir, la présence de l'Unité d'occupation dans l'entrée de Clark. Le collectif expose les artefacts et les archives issus du fameux Salon de l'agglomérat tenu en 1999. Touffue, chaotique et bigarrée, l'installation rappelle ou communique le délire qui avait animé la troupe d'amis pendant neuf soirs de happening déjantés. Et maintenant? À suivre.

Collaboratrice du Devoir



Galerie d'art Stewart Hall
Art Gallery
176, Bord du Lac - Lakeshore
Pointe-Claire, QC, H9S 4J7
T. 514 630-1254 F. 514 630-1285

Du 5 septembre au 18 octobre 2009

Pratiques en parallèle

Artistes / professeurs de l'UQAM
et Concordia

Ingrid Bachmann
Chantal Du Pont
David Elliott
François Lacasse
François Morelli
Stephen Schofield

VERNISSAGE :

Mercredi 9 septembre, à 19 h

TABLE RONDE AVEC LES ARTISTES DE L'EXPOSITION :

Mercredi le 23 septembre, à 19 h
Animateur : Maurice Forget, C.M.

INFO : 514 630-1254
www.ville.pointe-claire.qc.ca

Beaux-arts des Amériques

STEVEN ALTHOUSE

3944 rue St-Denis
Montréal, QC

www.beauxartsdesameriques.com

VERNISSAGE Navette offerte gratuitement
20 septembre 2009, dès 13 h www.museejoliette.org



MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Le monde à l'envers

Organisée et mise en circulation par la Walter Phillips Gallery du Banff Centre et produite en collaboration avec l'Agnes Etherington Art Centre, l'Art Gallery of Greater Victoria et le Musée d'art de Joliette
20 septembre 2009 - 3 janvier 2010

09
Automne

Une autre ville

Exposition organisée et mise en circulation par Centre A
20 septembre 2009 - 10 janvier 2010

Gisele Amantea

Mur à mur
25 octobre 2009 - 29 août 2010

145, rue du Père-Wilfrid Corbeil
Joliette (Québec) J6E 4T4
430 756-0311
www.museejoliette.org
Mardi au dimanche, 12 h à 17 h

L'incertitude du sujet

Marc Gagnon

Rodin / Sarah Lucas / Ragid Shaw / Serge Tousignant / Hieronymus Bosh / André Butzer / Olafur Elason / Andrea Gursky / Jim Lambie / Takari Murakami / Dali / Beatriz Milhazes / Rirkrit Travanija / Botticelli / Riopelle / Cecely Brown / Neo Rauch / John Urrin / Camille Claudel / Rineke Dijkstra / Pompon / Edgar Degas / Matthias Weischel / Combas / Höfer / Jeff Koons / Albert Oehlen / Greg / Matthieu Ritchie / Villemin / Matisse / Alan Moore / Marie Laberge / Marepe / Paul McCarthy / Lucie McKenzie / Jim Manretu / Raphael / Wilhelm Sasnal / Morizio Cattelan / 162 soldats américain et trois souris blanches.

Tous réunis dans 10 000 pi²
de pur délire à la maison de la culture Ahuntsic!

jusqu'au 27 septembre

Maison de la culture

Ahuntsic-Cartierville
Montréal

10 300 rue Lajeunesse, Henri-Bourassa
Informations : 514. 872-8749

M.D. KANTER



LES COULEURS DES RÊVES

Exposition
8 au 26
septembre 2009

Vernissage
mercredi
9 septembre 2009
(17h-19h)

GALERIE GORA • 279 Sherbrooke Ouest, suite #205
Montréal • (514) 879.9694 • Métro Place-des-arts (sortie Bleury)
art@gallerygora.com • www.gallerygora.com



JIM DINE

Rencontre avec l'artiste le 10 septembre

17h30 - 19h30

Exposition du 10 septembre au 7 octobre, 2009

* exposition et prévente en cours

GdB GALERIE DE BELLEFEUILLE
1367 avenue Greene, Montréal, Québec H3Z 2A8 Tél: 514.933.4406
www.debellefeuille.com orr@debellefeuille.com

CULTURE

HAPPENING

La table est mise...

Les membres du collectif Pique-nique débarquent à la place des Festivals. Ouvrez l'œil, ils se feront discrets — mais pas trop.

PIQUE-NIQUE 9

Place des Festivals, aujourd'hui, entre 15h et 17h, www.pique-nique.org.

JÉRÔME DELGADO

Après avoir été invité (et avoir participé) aux Escales improbables du Vieux-Port l'an dernier, Pique-nique revient à ses bonnes habitudes. Celles de la clandestinité et de l'affrontement, tout amical et naturel. Celle d'occuper un lieu, en plein air autant que possible, sans y avoir été convié. Et d'y parsemer de l'art comme on saupoudre de la farine. Pour Pique-nique, l'art est un ingrédient de base à un plat (la rencontre) qui se consomme de préférence en public.

Pour ce neuvième Pique-nique, les dix artistes réunis sous cette appellation s'offrent les environs de la Place des Arts et de la place des Festivals, annoncée comme le poumon culturel de Montréal. Sauf que ce groupe qui ne fait rien comme les autres sera là avant tout le monde. L'inauguration de cette place est prévue pour lundi? Pique-nique l'aura prise d'assaut deux jours avant.

L'assaut aura des airs d'une petite révolution bien tranquille, à la fois insolente et ludique, traits caractéristiques des sorties du collectif, où chaque associé arrive avec sa propre proposition. Des sorties faites d'installations, de performances, d'œuvres sonores et vivantes — et aussi de soleil, jamais de pluie, selon les souvenirs de Patrick Bérubé.

«On ne veut pas être associé à ça [les fêtes entourant l'inauguration de la place des Festivals], explique-t-il. On n'a pas été engagés pour divertir. Avec nous autres, on ne sait jamais. Il ne peut rien se passer comme il peut se passer quelque chose. Le lundi de l'inauguration, tout est prévu, il n'y a pas de surprise. Ce n'est pas pour nous.»

Surprises et clins d'œil

Sans surprise, pas de Pique-nique. Aujourd'hui, donc, tout le contraire de l'événement officiel. Les artistes eux-mêmes ne savent probablement pas, encore ce matin, dans quel contexte ils s'activeront. La présence d'une barricade, des ouvriers en mode accéléré, une surveillance accrue... Bien des points d'interrogation les obsédaient encore il y a quelques jours.

Plus que jamais, leur carton d'invitation est

vague. «Autour du Musée d'art contemporain», lit-on. Surprise peut rimer avec Pique-nique, mais le groupe ne s'empêche pas de planifier un peu son après-midi. Le thème, choisi depuis des mois, porte sur l'immatérialité, question de tester autrement cet art de l'infiltration urbaine. Plus que jamais, Pique-nique sera mobile et léger, éphémère aussi (deux heures plutôt que cinq ou six).

«Les installations seront plus ponctuelles, avance Patrick Bérubé. Et il n'y aura rien de sculptural, rien de fixe. S'il y en a, ce seront des accessoires.»

«Nous aurons des éléments portatifs, liés au mouvement et au déplacement», ajoute Jason Arsenaull. Guillaume Labrie y sera avec sa voiture, bien garée, et sur le toit de celle-ci, il posera, tel un trophée de chasse, une réplique d'une cariatide, cette figure féminine utilisée dans l'Antiquité comme colonne. Sa collègue et conjointe Véronique Lépine bougera davantage, caméra en main, en vue de croquer les passants à leur insu. Elle leur fera ensuite parvenir leurs portraits, à travers les mains de tiers, question de provoquer une rencontre, la rencontre.

Dix artistes, dix... Non, neuf interventions. Pour la première fois, deux des membres (Bérubé et Mathieu Valade) se mettent ensemble, «parce que le projet était trop coûteux, deux fois plus que d'habitude», selon le premier. Plus coûteux parce qu'il repose sur la location d'un de ces avions-pubs qui tournent en rond en tirant une banderole. Que lira-t-on de la Place des Arts? «Cumulonimbus», nom du nuage qui annonce les orages.

«C'est un clin d'œil à l'été orageux qu'on a eu et dont tout le monde parlait», dit Patrick Bérubé, presque agacé par nos obsessions du temps qu'il fait. Ce nuage en lettres et en pollution, il le défend comme étant une gentille et dérisoire provocation envers cette attitude à laquelle lui aussi succombe.

Jason Arsenaull fait aussi dans la démesure: il réunira vingt personnes «en tenue de soirée», mais coiffées de casques avec une armature en guise de porte-bidon. «Au lieu d'une canette, je mets un verre de vin. C'est ma version "vernissage" de cet objet populaire», dit-il. À l'ombre du musée et au cœur de cette place très «tapis rouge», il cherche à rapprocher «deux environnements», à forcer une rencontre du type «high-art et low-art». «Dans le fond, dit-il, les gens finissent par se ressembler. Une beuverie, c'est une beuverie.»

Collaborateur du Devoir

CINÉMA

Un gala, ça n'a pas de prix

Le FIFT annonce ses couleurs

MARTIN BILODEAU

Le 34^e Festival international du film de Toronto (FIFT) s'ouvre jeudi soir prochain avec la projection en première mondiale de *Creation*, un drame biographique de Jon Amiel sur Charles Darwin, interprété par l'acteur britannique Paul Bettany. Entre cette première soirée de gala et celle qui clôturera l'événement le 20 — consacrée à un autre «biopic», *The Young Victoria*, de Jean-Marc Vallée, lancé en février à Berlin —, le plus grand festival de cinéma en Amérique aura projeté 271 longs métrages, en isolant 21 pour composer ses fameuses soirées gala.

Qu'est-ce qu'une soirée gala? Elle tient lieu, dans un festival non compétitif comme celui de Toronto, d'événement mondain du jour, au même titre que les films en compétition des grands festivals internationaux, tels que Cannes et Venise. Cela dit, le processus présidant à leur sélection est moins contraignant, sur les plans politique et artistique. Pas de ratios Europe-Asie-Amérique à respecter, de cinémas nationaux à représenter impérativement, de courants à mettre en évidence.

Présence du passé

Historiquement, les programmeurs du FIFT donnent la priorité à des films de qualité consensuels et anglo-saxons (les deux tiers cette année), en première mondiale ou nord-américaine, qui chaque soir meublent de vedettes le tapis rouge déroulé devant le Roy Thompson Hall, où ont lieu les deux projections gala du jour.

Pas de prix, donc, mais beaucoup d'attention médiatique attend la coqueluche canadienne Atom Egoyan, dont le tout nouveau *Chloe* a été programmé en soirée gala. Une épouse (Julianne Moore) soupçonnant son mari (Liam Neeson) d'infidélité engage une escorte (Amanda Seyfried) pour tester sa loyauté. Ça vous rappelle *Nathalie* d'Anne Fontaine? Moi aussi, mais comme chaque film d'Egoyan ne ressemble à aucun autre...

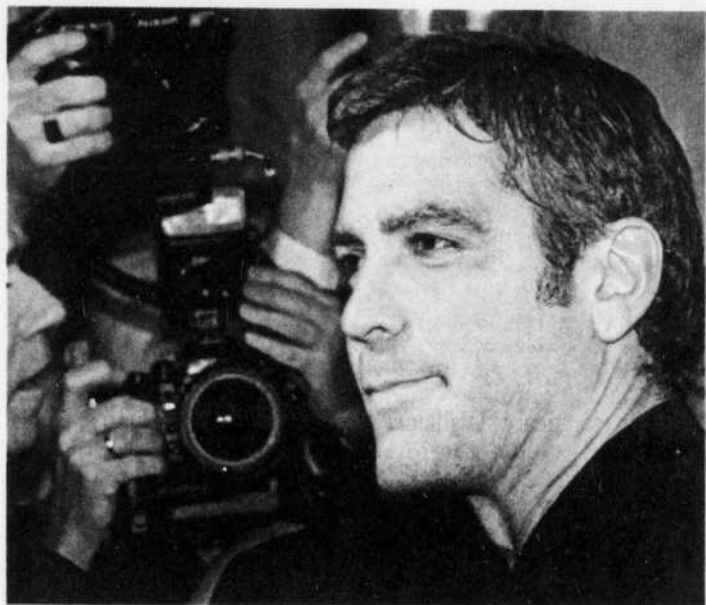
Au menu des soirées gala, on attend également le nouvel opus du réalisateur d'*Amélie Poulain*, Jean-Pierre Junet: *Micmacs*, avec Dany Boon en tête d'affiche, dans un décor à la *Délicatessen* et une intrigue mêlant vengeance et marchandises d'armes.

Beaucoup d'œuvres campées dans le passé sont au menu galant du FIFT. Les films d'ouverture et de clôture ont donné le ton. L'Espagnol Alejandro Amenábar (*The Others*) enchaîne avec *Agora*, campé au IV^e siècle dans la bibliothèque assiégée d'Alexandrie, et son compatriote Carlos Saura aussi: *I, Don Giovanni* nous reporte à Venise en 1763, sur les traces de celui qui deviendra le librettiste du plus célèbre opéra de Mozart.

En remontant le temps en direction du présent, on croiera *Dorian Gray*, d'Oliver Parker, avec Colin Firth dans le Londres victorien, à la bouche les mots d'Oscar Wilde. Un peu plus près de nous encore, et dans la foulée de *Coco avant Chanel*, qui doit débouler sur nos écrans en septembre, Jan Kounen viendra présenter à Toronto *Vie Chanel & Igor Stravinsky*, histoire d'amour autour de la création à Paris du *Sacre du printemps* en 1913, avec Anna Mouglalis et Mads Mikkelsen dans les rôles-titres. L'acteur Ro-



Atom Egoyan, ici au FIFT en 2002, avec sa compagne Arsinée Khanjian, est attendu encore cette année devant le Roy Thompson Hall avec *Chloe*.



George Clooney, dans le rôle d'un médium au centre d'une enquête militaire, sera de la distribution de *The Men Who Stare at Goats*, de Grant Heslov.

bert Duvall campe dans *Get Low* d'Aaron Schneider un personnage phare des années 30, garde-frontière devenu ermite qui a organisé ses funérailles de son vivant. *Max Manus*, de Joachim Ronning and Espen Sandberg, nous reporte dans la Norvège occupée, sur les pas du plus célèbre résistant du pays. Dans *Precious: Based on the Novel "Push" by Sapphire*, l'Américaine Lee Daniels raconte le destin pas ordinaire d'une jeune Afro-Américaine analphabète de Harlem dans les années 60. Enfin, avec *The Damned United*, Tom Hooper reconstitue le parcours de Brian Clough (Michael Sheen), qui fut l'entraîneur des Leeds United, une équipe de soccer, dans les années 70.

Retour au présent

Dix ans après *The Opposite of Sex*, Don Roos refait surface au grand écran avec *Love and Other Impossible Pursuits*, tiré du roman d'Ayelet Waldman, sur une jeune avocate (Natalie Portman) en deuil de son enfant. Son compatriote Rodrigo Garcia parle lui aussi filiation et renoncement dans *Mother and Child*, avec une distribution féminine de rêve: Annette Bening, Naomi Watts et Kerry Washington. *The Private Lives of Pippa Lee*, de Rebecca Miller, fille d'Arthur Miller, a été

reçu tièdement à Cannes. Le personnage-titre, campé par Robin Wright Penn, traverse une crise existentielle à l'heure d'emménager avec son mari, de 30 ans son aîné, dans un luxueux complexe pour personnes âgées.

En vrac, les autres soirées gala du FIFT seront accompagnées de: *Phantom Pain*, de l'Allemand Matthias Emcke, avec Til Schweiger, vu récemment dans *Inglourious Basterds*, dans le rôle d'un cycliste subissant une lourde épreuve; *The Men Who Stare at Goats*, de Grant Heslov, une enquête militaire centrée sur un personnage de médium campé par George Clooney; *The Imaginarium of Doctor Parnassus*, fantaisie débridée de Terry Gilliam avec Heath Ledger dans son dernier rôle; *What's Your Raashee*, une production «hollywoodienne» comme Toronto les aime (signée Ashutosh Gowariker); dans la même veine, *Cooking with Stella*, de l'Indo-Canadien Dilip Mehta, qui s'annonce comme un *Eat Drink Man Woman* au tandoor; enfin, *My Heart Goes Hadippa*, dans lequel Anurag Singh raconte l'histoire d'une jeune joueuse de cricquet punjabi, qui vaincra épreuves et préjugés. On s'en reparle dans les prochains jours...

Collaborateur du Devoir

ORCHESTRE METROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

STRAUSS

UNE PRÉSENTATION DE
QUEBECOR

BONNEY NÉZET-SÉGUIN & STRAUSS RENCONTRE AU SOMMET
CHEF YANNICK NÉZET-SÉGUIN SOLISTE BARBARA BONNEY, SOPRANO
RICHARD STRAUSS DON JUAN Cinq LIEDER BIN HELDENLEBEN
LUNDI 14 SEPTEMBRE 2009, 19 H 30 SALLE WILFRID-PELLETIER, PDA
CONFÉRENCE PRÉCONCERT GRATUITE À 18 H 30
ABONNEMENT 514 598 0870 ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

PHOTOGRAPHE JOHN LINDO

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
Patrimoine canadien Canadian Heritage
Montréal
SOFITEL
Paraph
NOVELLI
LE DEVOIR
Place des Arts Québec

ESPACE MUSIQUE CÉLÈBRE SON 5^e ANNIVERSAIRE!

En direct de la Fête de la musique de Tremblant

Aujourd'hui 10 h
Edgar Fruitier Réal.: Laurent Major

Demain 13 h
Marie-Christine Trottier et François Domplère Réal.: Loue Tremblay

ESPACE MUSIQUE 100,7 FM

Radio-Canada.ca/musique

CINÉMA

LES LUNDIS ÉTUDIANTS

3/1 sur présentation de la carte d'étudiant

BOITE NOIRE
TOUT LE CINÉMA DU MONDEL'amour du cinéma,
de père en fille

ANDRÉ LAVOIE

Son nom est peut-être moins connu que celui de son père, le réalisateur Gérard Oury, mais Danièle Thompson fut tout de même associée à ses succès comme scénariste. Qu'on en juge: *La Grande Vadrouille*, *La Folie des grandeurs*, *Les Aventures de Rabbi Jacob*, tous des films mettant en vedette l'inimitable Louis de Funès. Par la suite, le style de Danièle Thompson fut gage de réussite pour d'autres cinéastes, de Claude Pinoteau (*La Boum*) à Patrice Chéreau (*La Reine Margot*, *Ceux qui m'aiment prendront le train*).

Depuis 10 ans, Danièle Thompson porte aussi le chapeau de réalisatrice, et c'est à ce titre qu'elle était de passage au FFM le week-end dernier, venue présenter son quatrième long métrage, *Le code a changé*. Ceux qui la connaissent seront ravis d'apprendre que sa petite musique, elle, n'a pas changé, et qu'à l'image de certains de ses succès précédents, *La Bûche* et *Fauteuils d'orchestre*, son amour (et son habileté) pour le film choral à saveur parisienne demeure intact.

Une vieille habitude

Ses méthodes d'écriture n'ont guère changé, préférant encore la plume à l'ordinateur et ayant toujours une paire de ciseaux pour établir, sur papier, la construction de ses histoires. «C'est une vieille habitude, je ne vais pas la perdre, c'est trop tard», affirme la scénariste, qui n'a pas hésité à demander à son fils, le comédien Christopher Thompson, de partager avec elle les joies et les frustrations de l'écriture d'un film. Ils font équipe ensemble depuis *La Bûche*, un tandem visiblement heureux et efficace. D'ailleurs, au sujet de ce conte de Noël peuplé de personnages désabusés, Danièle Thompson le considère surtout comme un ballon d'essai.

«On me suggérait de passer à la réalisation depuis des années. En fait, si *La Bûche* n'avait pas été un succès, j'aurais retrouvé mon métier de scénariste en me disant que l'expérience avait été sympathique. C'est peut-être un défaut de la famille, et ça vient aussi de mon père, mais faire des films, c'est très associé au succès. Notre envie, c'est de raconter une histoire qui va vers les gens.» Et justement, pour la petite histoire, il faut savoir que pendant des décennies *La Grande Vadrouille* a trôné au panthéon du palmarès français avec ses 17 millions d'entrées, récemment déclassé par *Bienvenue chez les Ch'tis*, de Dany Boon (plus de 20 millions d'entrées).

Dany Boon fait d'ailleurs partie de la distribution éclatante

du *Code a changé* (on compte aussi Karin Viard, Patrick Bruel, Pierre Arditi, Emmanuelle Seigner, etc.), un regard amusant sur la dictature des apparences et les ravages du mensonge au sein d'un groupe d'amis où les couples se forment, se déforment... et se reforment parfois. Le cœur du film, un dîner dans une magnifique demeure, devient l'épicentre d'une série de cataclysmes sentimentaux et familiaux, le tout ponctué de bonnes blagues et de mots d'esprit savoureux, l'une des cartes de visite de Danièle Thompson.

Le caractère enlevé et léger de cette scène, morcelée pour mieux surprendre le spectateur, évoque la spontanéité des repas au couscous de *La Graine et le Mulet*. Danièle Thompson reconstruit la filiation et affirme avoir demandé à son équipe le même niveau d'ingéniosité. «Ma hantise, c'était que le repas soit comme... au cinéma: certains parlent, d'autres pas. Je voulais que tout le monde parle à la fois parce que, dans un dîner de copains, ça part de tous les côtés. Je l'avais prévu à l'écriture, mais pas assez. Le matin, j'arrivais en studio avec des pages roses, des dialogues supplémentaires quand les autres parlaient. Pour l'ingénieur du son, c'était l'horreur parce que lui avait des micros sur les conversations filmées, mais pas les autres. Il fallait alors tout refaire pour assurer le mélange au montage. Cela donne beaucoup de vie, mais je ne m'attendais pas à autant de difficultés techniques, tout en gardant la fraîcheur des acteurs car, lorsqu'on leur demande de reprendre 15, 20 fois la même réplique...»

Danièle Thompson ne cache pas sa fierté d'avoir pu réunir à la même table cette prestigieuse bande d'acteurs, et surtout d'avoir attrapé Dany Boon avant la tornade *Ch'tis*. «Je l'avais vu dans Mon meilleur ami, de Patrice Leconte, et je l'avais trouvé formidable. Je lui ai proposé le rôle avant la sortie de son film et, au tournage, Dany arrivait sur le plateau en nous informant de ses entrées. Il était en train de battre le film de mon père. D'une certaine manière, ça m'a bien fait avaler la pilule parce que c'est un être absolument délicieux... et ça devait arriver un jour. Il m'a même raconté que mon père l'avait rencontré au début de sa carrière alors qu'il faisait de la scène; il lui avait prédit qu'il irait loin!» Comme quoi le flair, c'est aussi une affaire de famille.

Collaborateur du Devoir

■ *Le code a changé* prendra l'affiche le vendredi 11 septembre à Montréal, à Québec, à Sherbrooke et à Gatineau.

Troublante enquête

THE END OF THE LINE

Documentaire de Rupert Murray. Montage: Claire Ferguson. Musique: Srdjan Kurpjer, Marios Takoushis. Grande-Bretagne, 2009, 90 minutes. Au Cinéma du Parc, en version originale avec sous-titres français.

MARTIN BILODEAU

Vous rappelez-vous la magnifique séquence de la pêche au thon quasi miraculeuse dans *Stromboli*? Son souvenir m'est remonté à la mémoire en visionnant *The End of the Line*, un documentaire instructif et inquiétant sur le phénomène de la surpêche, qui vient rappeler que des images telles que celles filmées il y a 60 ans par Roberto Rossellini appartenaient désormais à la légende.

Les océans du globe ont en effet été pratiquement dépourvus de leurs réserves de thon rouge (entre autres espèces) et les quotas imposés par les gouvernements sont encore trop laxistes pour permettre à la population de se renouveler. Si bien que les spécialistes de l'environnement prévoient le tarissement complet pour 2048. Tel est en substance le cri d'alarme lancé par Murray

dans ce film modéré mais troublant, inspiré du livre-enquête éponyme de Charles Clover, dont le témoignage est d'ailleurs au cœur du film.

Celui-ci s'ouvre sur des images qui ont fait le tour du monde: la détresse et la colère des pêcheurs terre-neuviens en 1992, lorsque le gouvernement canadien a interdit la pêche à la morue, dont ils vivaient, par crainte que les réserves ne s'épuisent complètement. Cette date marque le début d'une dégringolade des ressources poissonnières, que Murray documente avec clarté et nuance, au fil d'une enquête digne d'une émission d'affaires publiques.

De fait, *The End of the Line* se rapproche davantage, par sa forme et son propos, des reportages télévisuels diffusés à RDI ou à Télé-Québec que des documentaires de création tels *Le Cauchemar de Darwin*. Mais sa dénonciation des pratiques de pêche des multinationales de l'alimentation, qui raclent les fonds des océans avec des filets si démesurément grands qu'ils seraient capables de contenir 13 avions 747, n'en est pas moins convaincante.

Collaborateur du Devoir

L'ivresse d'une passion dévorante... et peu commune est le thème du film *Joueuse*, de Caroline Bottaro.

La dame des échecs

JOUEUSE

Réalisation: Caroline Bottaro. Scénario: Caroline Bottaro, Caroline Maly, Jeanne Le Guillou, d'après le roman de Bertina Henrichs. Avec Sandrine Bonnaire, Kevin Kline, Francis Renaud, Jennifer Beals. Image: Jean-Claude Lariou. Montage: Tina Baz Le Gal. Musique: Nicola Piovani. France-Allemagne, 2008, 97 min.

ANDRÉ LAVOIE

Le premier long métrage de la scénariste Caroline Bottaro (*C'est la vie*, de Jean-Pierre Améris) porte sur le risque de perdre sa réputation, son boulot, son époux, son temps... ou la partie d'échecs. Dans *Joueuse*, Hélène (Sandrine Bonnaire) mène une existence routinière de femme de ménage, entre un mari ennuieux qu'elle trouve encore séduisant (Francis Renaud) et leur fille adolescente, honteuse de leur condition modeste au cœur d'un petit village de la Corse.

Tout va changer, le temps de deux rencontres, l'une fugace et l'autre durable. Dans l'hôtel où elle travaille, Hélène observe un couple de touristes américains, visiblement amoureux... et épris d'échecs. Leur douce rivalité la fascine, le ballet des pièces également, et sa curiosité monte d'un cran lorsqu'elle découvre un jeu magnifique dans la demeure d'un riche veuf américain (Kevin Kline), une belle présence, et un bel accent), taciturne et misanthrope, où elle travaille régulièrement. Après quelques réticences, il deviendra son mentor, uniquement cela, mais c'est déjà trop. Les rumeurs vont bon train, sa passion pour les échecs prend les allures d'une obsession, de jour comme de nuit, et son mari, pas très imaginaire, se voit déjà cocu. Pendant ce temps, Hélène, imperturbable devant le regard accusateur des autres, goûte, et de plus en plus, aux plaisirs du «échec et mat».

Les qualités abondent dans ce film illustrant avec moult détails

l'ivresse d'une passion dévorante... et peu commune. Caroline Bottaro émaille d'ailleurs le récit de références où le goût des échecs est souvent confondu avec celui de l'amour physique. Cette ferveur contamine tellement l'univers de cette femme en apparence banale (et semblable à la gouvernante analphabète de *La Cérémonie*, de Claude Chabrol) que tout semble se transformer en damier et que du moindre morceau de pain ou de la simple bouteille peut surgir un roi, une reine, un cavalier.

Caroline Bottaro s'avance toutefois avec moins d'assurance lorsqu'il s'agit de justifier cette habileté nouvelle. Rêve d'enfant inassouvi? Reprise d'une habitude délaissée pour cause de routine conjugale? Brillant esprit mathématique sacrifié sur l'autel du conformisme? Même les regards langoureux de la belle étrangère de l'hôtel (incarnée par Jennifer Beals), filmée de manière vaporeuse à la David

Hamilton (les plus vieux comprendront...), laissent planer une ambiguïté quasi sexuelle. La cinéaste plonge ainsi son personnage dans l'univers des échecs de façon brutale, sans jamais évoquer son passé, si ce n'est pour souligner qu'elle n'est pas originaire de la Corse et a pris à la fois mari et pays; de là à conclure qu'il faut être originaire du continent pour posséder l'étoffe d'une championne...

Malgré ces quelques mal-adresses, *Joueuse* propose à la fois un superbe portrait de femme et la chronique patiente d'une liaison particulière. La cinéaste utilise avec retenue les splendeurs de la Corse mais ne se prive jamais de la grâce de Sandrine Bonnaire, tout à la fois fiévreuse, retenue et captivante dans cette course à la connaissance, au dépassement de soi. À ce jeu, la comédienne multiplie depuis longtemps les «échec et mat».

Collaborateur du Devoir

Le joyeux calvaire d'un patron

EXTRACT

Réalisation et scénario: Mike Judge. Avec Jason Bateman, Mila Kunis, Kristen Wiig, Ben Affleck. Image: Tim Sührstedt. Montage: Julia Wong. Musique: George S. Clinton. États-Unis, 2009, 91 min.

ANDRÉ LAVOIE

Les personnages raffinés et érudits ne se bousculent pas aux portes de l'univers du cinéaste Mike Judge. Dans ses séries d'animation (*Beavis and Butt-Head*, *King of the Hill*) comme dans ses films (*Office Space*, *Idiocracy*), la médiocrité et la bêtise éclaboussent les écrans et, à ce chapitre, *Extract* n'est que la continuité logique de ce portrait d'une Amérique aliénée et amnésique. Le constat apparaît-il si accablant qu'il n'y a pas lieu d'en rire? C'est mal connaître Mike Judge...

Longtemps du côté des employés au salaire famélique et des prolétaires à casquette, il s'attarde cette fois dans la cour des patrons, ceux de la petite entreprise et dont le sort est loin d'être toujours enviable. On pourrait croire qu'il en va autrement pour Joel (Jason Bateman), la quintessence séduisante de monsieur Tout-le-monde, propriétaire d'une usine d'huiles essentielles alimentaires et dont les revenus lui permettent d'habiter une immense maison cossue dans un quartier chic avec son épouse Suzie (Kristen Wiig). Le tableau semble idyllique, mais il doit à la fois gérer des employés paresseux ou incompetents et composer avec une compagne sans appétit sexuel; bref, sa vie ressemble à un petit enfer qu'il tente d'apaiser auprès d'un ami barman, Dean (Ben Affleck, méconnaissable, et c'est tant mieux), toujours dans un indescriptible état second.

L'arrivée dans les pages de

Ben Affleck et Jason Bateman dans *Extract*, de Mike Judge

Cindy (Mila Kunis), une voleuse qui sait user de ses attributs pour détourner l'attention, va faire basculer la vie de Joel. Non seulement Cindy devient son employée, et un objet persistant de fantasmes, mais l'araignée tente aussi de séduire un ancien travailleur de l'usi-

Les situations grotesques et les quiproquos amusants se bousculent dans cette comédie qui ne brille jamais par la flamboyance de sa mise en scène

ne, victime d'un stupide accident de travail, deux testicules en moins et de grosses réclamations d'assurances en plus. Et pour soulager sa conscience de futur mari infidèle, Joel, sous les conseils de Dean, engage un gigolo afin de prendre son épouse en défaut. Ce plan, conçu sous l'effet d'un mélange explosif de drogues et d'alcool, contient surtout les ingrédients d'une catastrophe inévitable.

Les situations grotesques et les quiproquos amusants se bousculent dans cette comédie qui ne brille jamais par la flamboyance

de sa mise en scène. Totalement en phase avec le décor sans âme de l'usine ou celui d'un quelconque château banlieusard, *Extract* s'impose surtout par sa belle galerie de personnages attardés. À ce chapitre, il faut faire confiance à Mike Judge pour savoir grossir le trait, toujours d'une cruauté impitoyable.

Tout cela ne baigne jamais dans une bienheureuse subtilité (les monologues d'un voisin à la limite de l'imbécillité pro-

fonde auraient gagné à être plus concis et la présence rageuse d'un membre du groupe Kiss, Gene Simmons, en avocat carnassier, s'avère une faute de goût), mais ce n'est pas cela que réclament les admirateurs de Mike Judge, chantre d'un monde sans autre distinction que la bêtise ou l'insouciance des gens qui l'habitent. Vous me direz que le constat n'est guère original et vous aurez raison. Mais susciter l'hilarité, ça, c'est plus rare.

Collaborateur du Devoir

ARCHAMBAULT

PALMARÈS
DVDRésultats des ventes:
du 25 au 31 août 2009

1	ONE TREE HILL Season 6
2	POLYTECHNIQUE
3	SMALLVILLE Season 8
4	GOSSIP GIRL Season 2
5	HEROES Season 2
6	DÉDÉ À TRAVERS LES BRUMES
7	HOUSE M. D. Season 5
8	PRISON BREAK Season 4
9	LA GALÈRE Season 1
10	DEXTER Season 3
11	KILL BILL Volumes 1 et 2
12	PRISON BREAK Final Break
13	LES PARENTS Season 1
14	MICHAEL JACKSON Live in Bucharest: The Dangerous Tour
15	WOODSTOCK: 3 Days of Peace & Music
16	LES INVINCIBLES Season 3
17	HANNAH MONTANA: THE MOVIE
18	DUPLICITY
19	THE SIMPSONS Season 12
20	24 Season 7

